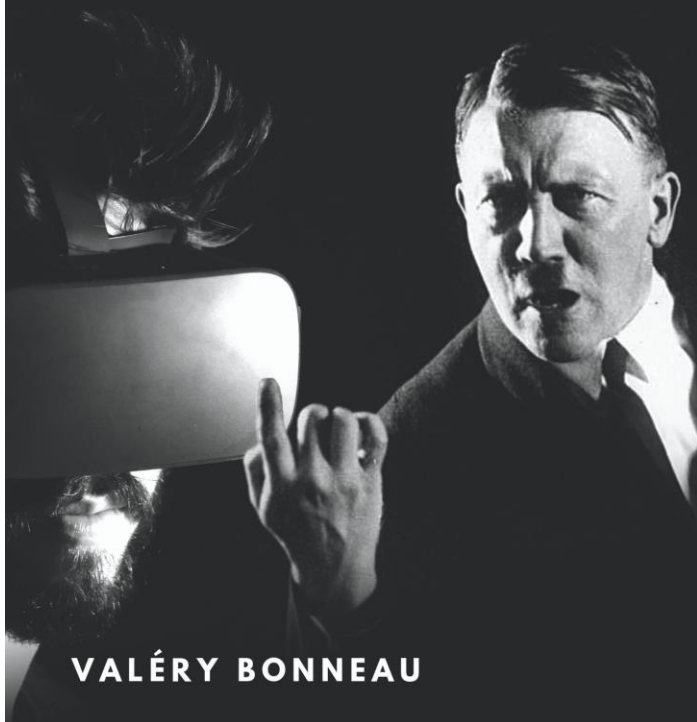


NOUVELLES NOIRES POUR
SE RIRE DU DÉSESPOIR

VOLUME QUATRE

SANS LIMITE



VALÉRY BONNEAU

VALÉRY BONNEAU

**NOUVELLES NOIRES POUR SE
RIRE DU DESESPoir**

VOLUME QUATRE

SANS LIMITE

Le beau se situe à l'intérieur de certaines limites
tandis que le laid est infini, donc plus complexe,
plus varié, plus amusant.

Umberto Eco

Pour S., l'autre incroyable.

Une question de priorité

– Mais tu vas pousser ton gros cul de là ! Non, mais regarde-moi cette abruti. Bouge de là, j'te dis !

Promée fulminait dans sa voiture, comme toujours. On aurait pu croire qu'il oubliait son passager, mais bien au contraire. Il croyait dur comme un fer qu'un homme, un vrai, devait se comporter comme un australopithèque dans une voiture. Son passager, Épimée, goûtait peu ces accès de rage, ces démonstrations puériles et, plus irritant encore, inutiles.

– Non, mais t'as vu, non, mais regarde !

Passant presque la moitié du corps par la fenêtre, Promée hurla en direction de la voiture qui gisait devant eux :

– Quand t'auras fini de te palucher, tu pourras peut-être passer la seconde ?

La femme se retourna, mima un geste d'impuissance,

affichant une mimique de surprise teintée de consternation. Mais rien ne désarmait Promée lorsqu'il était dans cet état.

– Si tu bouges pas, je vais venir te secouer !

Le regard de la femme se voila un instant, puis son visage afficha tout le mépris dont elle disposait.

– Non, mais elle me chauffe la guenon.

La main qu'Épimée passa sur son visage ne masqua ni son désarroi ni sa gêne. Il finit par tenter :

– Promée, s'il te plaît.

Ces quelques mots d'apaisement, provoquèrent l'effet inverse. Que l'on veuille taire sa légitime colère, voilà qui insupportait plus encore Promée. On désirait le bâillonner, le museler. Et sa liberté ? Promée n'était pas de ceux qui étouffent leur colère.

– Quoi *S'il te plaît Promée* , quoi ? Tu trouves que la truie ne nous bloque pas depuis assez longtemps ? Tu penses qu'elle ne mérite pas ces insultes ?

Épimée le savait, il n'aurait jamais dû démarrer cette discussion. Tout comme il aurait dû s'en tenir à son premier mouvement : rentrer à pied ou en métro ou en hoverboard ou taxi volant, mais, ne plus jamais, comme il se l'était promis, monter en voiture avec Promée. Il pouvait encore descendre, mais il entendait déjà les remontrances de son ami pendant les sept décennies à venir. Pourtant, bloqué pour bloqué, il pourrait chercher à le raisonner. Mais alors qu'il formulait cette pensée, Épimée sourit de sa naïveté : personne ne raisonnait Promée. Il voguait dans sa propre logique, soumis à des vents violents qu'il semblait seul, sinon à

maîtriser, du moins à comprendre.

– Je ne crois pas qu'elle mérite ces insultes. Et quand bien même les mériterait-elle, à quoi est-ce que cela sert ?

Alors que Promée allait répondre, vertement si l'on en croyait l'inspiration qu'il prenait, Épimée le coupa :

– Sérieusement Promée, à QUOI cela sert-il de gueuler sur cette pauvre femme ?

Le teint de Promée n'augurait rien de bon. Il bloqua sa respiration et arborait maintenant un teint rougeaud. Enfin, il se relâcha :

– Elle ne mérite pas ces insultes ? Ah ben merde alors ! Son char d'assaut nous bloque depuis cinq minutes et elle ne mérite pas ces insultes.

– Cinq minutes Promée, cinq, pas cinquante ou cinq cents.

– Cinq ou cinq millions, c'est une question de principe.

– Non, tu ne peux pas faire intervenir les principes, pour une voiture en travers de la route. Ce n'est pas sérieux.

– Mais si je peux ! Mais si je peux, éruçtait Promée.

Alors Épimée, oubliant ses bonnes résolutions, abandonnant sa tenue d'homme pragmatique et raisonné, qui ne provoquait jamais la colère de qui que ce soit, Épimée, fatigué par la bêtise de son interlocuteur, embraya :

– Je vais finir par croire que les principes sont l'épée des imbéciles et le bouclier des ignorants. Comment peux-tu brandir tes principes ? De quels principes parles-tu ?

De ceux qui te permettent de bâfrer pendant que la moitié du monde meurt de faim ? À quel principe réponds-tu lorsque tu te balades dans ta voiture, électrique certes, mais polluante malgré tout alors que le monde est au bord de l'extinction ? Quels neurones malades te font prétendre contribuer de quelque manière que ce soit à l'amélioration du monde avec tes principes ridicules ? Explique-moi ?

Promée n'avait pas l'habitude qu'on le rabroue. Il n'avait pas non plus l'habitude d'écouter. Du monologue d'Épimée, ne lui restait qu'un sentiment désagréable. L'impression d'avoir été pris en faute, mais sans trop savoir pourquoi. Ni une ni deux, Promée devait contre-attaquer. Il en faisait une question de principe :

– Mais tu m'emmerdes ! Parce que monsieur place ses principes ailleurs, monsieur décide pour moi de ce qui est important ou pas. Monsieur sait et monsieur voudrait que tout le monde agisse comme lui. Non, je te dis non. Oui, c'est un principe : si on commence à laisser tout le monde faire n'importe quoi, alors ce sera le bordel, ce sera l'anarchie.

Au mot anarchie, Épimée ne put réprimer un soubresaut :

– N'emploie pas des mots dont tu ne comprends pas le sens. Restes-en à morue, truie et grosse conne. Laisse l'anarchie en dehors de tout ça.

– Ah ! Revoilà le couplet sur l'anarchie gnagnagna. Je te dis, moi, qu'on ne peut pas accepter qu'une grognasse bloque la voie avec sa voiture ! On ne peut pas.

– MAIS C'EST UNE VOITURE AUTONOME,

BORDEL !

La sortie d'Épimée, d'un volume sonore défiant les probabilités, laissa coi Promée. Épimée mit ce silence à profit :

– Explique-moi quel principe tu veux faire respecter en engueulant la passagère d'une voiture autonome ! Pourquoi ne pas déféquer sur le moteur tant que tu y es ? Elle est assise dans un canapé conduit par un robot, alors arrête avec tes principes. Qu'elle te bloque une minute ou cent ans, elle n'y est pour rien ! Et toi non plus. À part poser tes mains sur ton faux volant et faire vroom vroom, quand est-ce que tu as conduit pour la dernière fois ?

Comme toujours lorsque Épimée sortait de ses gonds, sa colère prenait une couleur froide, qui renforçait l'impression générale et glaçait le sang même d'un lourdaud comme Promée. Plus Épimée était en colère, plus il visait juste, faisait mal.

Promée observa ses mains crispées sur le volant, ce volant relié à rien, dont la seule fonction consistait à rassurer le passager de gauche. Un placebo et encore, pour patient un petit peu lent d'esprit. Il jeta un œil sur la femme devant lui, espérant découvrir une antique voiture, une vraie, de celle qui lui aurait permis de déverser justement sa colère. Épimée sembla comprendre la démarche de son collègue et ajouta, navré :

– Elle est assise à droite...

Et, pour couper court à une réplique :

– Et ce n'est pas une voiture anglaise.

De fait, Promée avait passé les cinq dernières minutes à gueuler sur une femme dans une voiture autonome.

La gêne était palpable dans l'habitacle. Promée supportait mal les humiliations et Épimée n'aimait pas s'emporter.

– Avec ce que ça me coûte en assurance, tu m'excuses, mais je veux profiter pleinement !

– Arrête un peu, tu prends toujours les assurances les plus médiocres, je t'en ai déjà fait la remarque d'ailleurs.

Enfin la voiture de devant se libéra du trafic. Le véhicule de Promée se mit en marche.

– Ah, tu vois. Finalement, ça valait bien la peine de gueuler, tenta-t-il mi-sérieux, mi-amusé.

Épimée abandonna. Se réfugia dans un mutisme rassurant, pour lui du moins.

Mais Promée n'en avait pas fini avec cette histoire.

– Quatre-vingt-dix, colle.

Certains modèles autonomes, modifiés, permettaient de se jouer du code de la route, dans une certaine mesure. Et Promée, qui ne voyait pas dans l'automatisation de la conduite une chance fascinante de réduire le nombre de morts à presque zéro, mais une limitation de son pouvoir, avait fait trafiquer son bolide.

Épimée constatant le comportement de la voiture, regarda Promée :

– Rassure-moi, tu n'as pas fait modifier ta voiture ?

Le sourire satisfait de Promée lui servit de réponse.

– Dis-moi au moins que tu ne l'as pas fait APRÈS ton

dernier prélèvement d'assurance ?

Le regard que lui rendit Promée confirma qu'il ne comprenait même pas le sens de la question.

– Cent-quarante, double et rabats-toi soixante-quinze centimètres devant.

Pourquoi suis-je monté dans sa voiture ? songea Épimée. *Ne jamais monter dans une voiture autonome équipée d'un volant.*

Alors que la voiture se rabattait juste devant celle de la dame, Épimée tenta de se rassurer : les voitures autonomes n'avaient pas, ou très peu d'accidents. Ses radars, lidars et autres gyroscopes permettaient à la voiture de prendre la bonne décision, et elle avait des réflexes autrement plus développés que ceux d'un humain. Depuis qu'elles étaient généralisées, le nombre de morts par an avait chuté de trois mille cinq cents à cinq cents en France et dans les mêmes proportions dans le reste du monde.

Tout de même, cent dix sur une quatre voies, c'était une chose, mais en ville, c'était de la folie. Il allait falloir ralentir vite. Toutes les voitures ne pourraient pas éviter ce bolide.

– Ha ha ha, alors, t'as vu ça ? plastronnait Promée.

– Ralentis, s'il te plaît.

– Tu fais moins le malin hein, tu fais dans ta culotte. Il a moins de gueule l'anarchisse, hein ?

Alors qu'Épimée allait répondre, ils arrivèrent à un carrefour. Avec un passage clouté. La voiture autonome identifia le piéton. Tandis que Promée finissait de prononcer « anarchisse », la voiture interrogeait son assurance pour connaître le comportement à suivre. Il

se trouva que le piéton était un assuré VIP, tandis que Promée ne possédait qu'une assurance au tiers. Le verdict tomba, sans équivoque : l'assuré qui payait trois mille euros par mois pour survivre à tout accident de la route devait prendre le pas sur celui qui lâchait péniblement cinquante euros.

Généralement les inconscients se trouvaient chez les abonnés VIP, mais l'inconscience appartenait, pour quelques années encore, aux cerveaux humains et à eux seuls songea Épimée avant l'impact.

Un imposteur rassurant

« Journée de merde », pensa Max, impatient d'en finir avec ce trajet de métro interminable. Collègues abrutis, clients insupportables, fournisseurs incompétents, il avait cumulé toutes les tares d'une journée de travail classique. Sans compter qu'il se foutait royalement de son boulot. Il s'y étioyait. Il avait cruellement conscience qu'au lieu de vivre un jour après l'autre, il mourait un jour après l'autre. Chaque fois qu'il mettait les pieds dans ces bureaux minables, c'est-à-dire du lundi au vendredi, une part de lui disparaissait dans le néant. « Vie de merde », songea Max et la répétition de cette pensée ne fit qu'augmenter sa peine, qu'accroître son besoin de réconfort. Il voulait rentrer chez lui, se blottir dans les bras de l'être aimé, oublier le monde et ses problèmes. Encore huit stations. Il consulta son smartphone : dix-huit heures vingt-deux. Huit arrêts soit treize, quatorze minutes sur cette ligne plus quatre minutes pour arriver à son appartement : à dix-huit heures quarante, il pourrait relâcher la pression.

« Enfin ! » se vida-t-il en pénétrant dans son logement.

« C'est moi ! », proféra-t-il un petit peu trop fort. Son volume sonore trahissait son désarroi, son besoin d'affection. « Je suis là », ajouta-t-il sur un ton plus neutre pour tenter de rattraper le coup.

Avant qu'il n'ait eu le temps de réagir, il sentit contre sa lèvre les poils fournis d'une moustache épaisse.

– Bonne journée, mon chéri ? Dans tous les cas, ton petit Jérôme t'a préparé un super plat.

Max resta plusieurs secondes debout, sans parler. À tel point que Jérôme, déjà reparti en direction de la cuisine, se retourna :

– Houla, aussi horrible que ça ?

Max, choqué, observa sa vie défilier. Jérôme reprit :

– Faut vraiment que tu changes de boulot. D'ailleurs, j'ai une bonne surprise.

Enfin, Max réussit à émettre :

– Mais, mais qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites chez moi ?

Jérôme hésita à rire, mais croisant le regard perdu de Max il comprit que ce dernier ne plaisantait pas.

– Tu es sûr que tu vas bien ? Je suis chez moi, Max !

– Comment ça chez vous ? Vous qui ? Qui êtes-vous bordel ! Où est Jérôme ?

– Mais Max, enfin. À quoi tu joues ? C'est moi, Jérôme.

– Vous me prenez pour un con, pour un fou ! éructa Max. Jérôme n'a jamais porté de moustache.

À ces mots, l'homme qui affirmait s'appeler Jérôme sourit, comme libéré :

– Non, mais t'es pas croyable. Tu vas me reprocher longtemps de porter cette moustache ? Je sais qu'elle t'irrite un peu, mais ce n'est qu'une question d'habitude. Tu m'as fait peur !

Et il repartit dans la cuisine, imperturbable. Max, toujours sous le coup de cet évènement improbable déposa son manteau. Il ne vit rien de changé dans la penderie. Les vêtements de Jérôme écrasaient les siens, comme d'habitude, un tiers pour lui, deux tiers pour Jérôme. Il pénétra dans le salon, l'angoisse au ventre. Un salon identique à celui qu'il avait quitté le matin. Une seule différence mais de taille : les photos. Au lieu du visage de Jérôme, à côté du sien, s'étalait la figure de l'imposteur moustachu.

Première manifestation d'une folie incurable ? Ou complot machiavélique de quelque société mystérieuse pour lui arracher un secret dont il détenait l'exclusivité ? « Si seulement, si seulement », songea-t-il avec désarroi. Sa vie suintait trop la médiocrité pour un tel scénario. Qui hormis un inspecteur des impôts ou un vendeur de fenêtres pouvait se pencher sur son destin ? « Vie médiocre », les deux mots tournaient en boucle dans son esprit.

– Tu ne viens pas prendre un petit verre avec moi pendant que je cuisine ?

Il allait répondre « Je ne bois pas avec les étrangers », mais il n'arrivait pas, ou plus, à parler. Et la récurrence de ce « vie médiocre » le perturbait. Après tout, aujourd'hui, c'est-à-dire depuis dix-huit heures quarante, sa vie tenait de l'extraordinaire. Un inconnu se faisait passer pour son mari, poussait le vice jusqu'à changer les photos pour prendre la place de Jérôme. Les gens

qui mènent une existence médiocre ne connaîtront jamais ce genre d'évènements. À défaut d'une vie excitante, il était en train de vivre un moment palpitant. Il se dirigea vers la cuisine avec gourmandise.

– Ah quand même. Tiens, sers-nous deux gin-tonics, ça te détendra de tous ces cons.

Gin-tonic, comme d'habitude. Il les dosa, généreusement en alcool pour lui, un peu moins pour l'imposteur. Ils trinquèrent en croisant leurs regards. Ce que Max contempla dans les yeux de l'inconnu le mit très mal à l'aise. Ce type pouvait donner des cours au meilleur acteur du monde. Ou la folie le dévorait. Ou encore, il s'agissait bien de Jérôme. Max constatait une tendresse et un amour identiques à ceux qu'il avait lus hier soir dans le regard de Jérôme, lorsqu'à la même heure, ils avaient trinqué, au même endroit.

Jérôme d'ailleurs, où se trouvait-il ? Comment se faisait-il que Max ne se soit pas inquiété de Jérôme d'abord, avant de s'alarmer de sa propre santé mentale ? Quel égoïsme ! S'il faisait si peu de cas de son mari, son mari depuis trois ans, son conjoint depuis vingt, y tenait-il encore ? L'aimait-il vraiment ou Jérôme ne représentait-il plus qu'une béquille, indispensable pour continuer à boiter dans cette vie misérable ? Alors même qu'il avait pris conscience de l'horreur de son manque d'inquiétude, il ne parvenait plus à s'angoisser. Il avait un autre Jérôme sous les yeux. Physiquement, ils se ressemblaient pas mal et après tout, celui-ci offrait l'attrait de la nouveauté.

L'abjection de cette pensée le bouleversa. Il observa son verre, comme s'il pouvait vérifier à l'œil nu qu'il ne contenait pas de drogue. Jérôme ! Il allait hurler,

questionner, exiger.

– Tu m’écoutes, oui ? interrogea l’autre Jérôme.

Coupé dans son élan, il répondit machinalement :

– Non pas vraiment, tu disais ?

Mais son esprit repartait en cavale, il devait...

– Je disais qu’il va bien falloir que tu quittes cette boîte. Et justement, j’ai une proposition...

Toutes les pensées, les vellétés de Max s’évanouirent.

– Une proposition ? Quelle proposition ?

– Tu te souviens de Paul ?

Il ne se rappelait aucun Paul, pourtant, agacé, il confirma :

– Oui, oui et alors ?

– Eh ! bien, il cherche un associé pour son idée d’appli autour des livres. Avec ton background, ton amour des livres, ça m’a paru tellement évident. Et à lui aussi, mais il n’ose pas t’en parler. Il a déjà une partie des financements, enfin, voilà.

– Je, je ne sais pas.

Jérôme leva les yeux au ciel :

– Comment ça tu ne sais pas. Tu veux partir de cette boîte depuis dix ans. Une opportunité en or se présente et tu passerais à côté ? Pourquoi ?

Pourquoi ? Oui, pourquoi ? Max cherchait des raisons de refuser cette folie, de nier cette réalité nouvelle, de revenir dans l’autre, la vraie. Si les arguments se bousculaient par dizaines pour exiger le retour à la vraie vie, aucun ne lui paraissait suffisamment fort, puissant.

– Mais c'est risqué.

– Avec l'existence que tu mènes actuellement, le risque c'est de finir sous une rame de métro, non ?

La justesse de cette affirmation venant d'un inconnu acheva de brouiller les repères de Max. Il tenta encore une échappatoire, sans y croire :

– Et si je ne m'entendais pas avec lui ?

– Vu comment vous allez bien ensemble quand vous vous rencontrez, ça m'étonnerait.

Il n'y avait pas que son mari qui changeait dans cette vie-là, ses amis aussi.

– Il pourrait me payer dès le début, tu crois ? Parce que ce serait compliqué sinon.

– Oui, justement. Tu évoqueras les détails avec lui, mais tu aurais un salaire décent. Enfin c'est ce qu'il m'a dit, mais il y aura pas mal de choses à régler.

– Oui, quand même.

– Mais quand vous aurez cartonné, ce qui ne manquera pas d'arriver avec vos talents conjugués, à nous la belle vie !

La belle vie alors qu'il ignorait où se trouvait son Jérôme, qu'il ne contrôlait rien, qu'il ne comprenait rien ? Mais avait-il jamais contrôlé quoi que ce soit, compris quoi que ce soit ?

Il leva son verre :

– À nous la belle vie !

Pochtron

Alex émergea avec une certitude : il n'avait aucun souvenir de la veille. Une cuite de force 9 sur l'échelle de Gainsbarre l'avait laissé amnésique. Son crâne et son ventre lui rappelaient l'ampleur de son abus. Il ne se promettait plus d'arrêter de boire les lendemains de bitures depuis bien longtemps. Au contraire, il avait tendance à reprendre un verre rapidement. Il abandonnait aux hypocrites le serment d'un sevrage toujours auguré, jamais avéré.

Il passa sous la douche, songea que certains y écrivaient des symphonies, y inventaient des trucs révolutionnaires ou débloquaient la fin de leur roman chef d'œuvresque. Seule la soulerie de la veille l'occupait. Se laver les cheveux au moment où te revenait le souvenir de cette grand-mère qui te roule une galoche en te tripotant les couilles, c'était l'assurance de s'en mettre plein les yeux.

Tandis qu'il nettoyait ses chicots, il sentit son ventre demander justice. Il gargouillait, il borborygmait. Une binouse, il me faut une binouse, constata Alex.

Il regarda son portable : onze heures.

Onze heures, pour boire un coup ça va. Ça passe, se convainquit-il oubliant au passage qu'il était levé depuis une heure seulement.

Il ouvrit le frigo pour prendre une bière. Il achetait rarement du coca pour les lendemains. Plutôt des bières.

« Merde, pas de bière ». Qu'est-ce que c'est que cette merde ?

Il en était sûr pourtant, il lui en restait de la veille. Mais rien. Tant pis, il irait au bistrot. Une bonne pression, voilà ce qu'il lui fallait.

– Bonjour.

– Bonjour, qu'est-ce que je vous sers ?

– Un demi, s'il vous plait.

– Pardon ?

– Un demi.

Alex se demanda pourquoi le serveur le regardait avec cet air ahuri. Ce type bossait dans un bar. Il ne gagnait pas sa croute en enquillant des menthes à l'eau. Alors ?

– Excusez-moi, je ne comprends pas. Un demi de quoi ?

– Bah, un demi de connerie vu que vous semblez en avoir en trop.

Le barman appartenait à cette race de loufiats conçus pour ne jamais comprendre du premier coup, toujours faire confirmer, préciser pour finir par apporter exactement ce qu'ils avaient décidé.

– Si vous ne me dites pas, je ne peux pas vous aider.

– OK, alors je voudrais un demi de bière, s'il vous plaît.
À la pression. Blonde.

À son grand désarroi, Alex ne décela aucune lueur d'intelligence dans l'oeil du garçon. Au contraire, son trouble s'accrut et celui d'Alex atteignit des sommets inconnus jusqu'ici lorsque le serveur rétorqua :

– De la bière ? Non, nous n'avons pas ça.

Le type paraissait sérieux. Diablement sérieux.

Alex, maintenant énervé, montra les pompes à bière :

– Et ça, c'est quoi, de la pisse d'âne ?

Le garçon lui fit l'article :

– Limonade, Coca, Sprite.

Et c'était vrai. Aucune pression à la tireuse. Que des sodas.

– Vous vous foutez de ma gueule ? Je suis venu hier, ou avant-hier et j'ai pris une bière. J'en suis persuadé.

Le serveur, impatient de mettre fin à la conversation :

– Je ne sais pas ce qu'est une bière, alors soit vous commandez ce que j'ai, soit vous partez. Ça va bien maintenant.

– Eh bah je me casse, connard et il sortit du bistrot pour se rendre dans le suivant.

– Bonjour, un demi, s'il vous plaît.

– Bonjour, pardon, quoi ?

Alex observa les tireuses : même chose ou presque. Pepsi, etc. L'inquiétude le gagna, une inquiétude vorace.

Une partie de lui voulait croire à un rêve, mais une autre, la plus éveillée, la plus lucide, l'amenait à constater qu'il s'agissait bien de la réalité.

Il changea de bar pour vivre la même scène une troisième fois.

– OK, alors donnez-moi, donnez-moi un gin-tonic.

Prendre un gin-tonic à onze heures trente, c'était vraiment tôt. Beaucoup trop tôt mais enfin, sa dose d'alcool passait avant tout. Les bulles du tonic soulageraient son ventre enragé, le gin s'occuperait de la tête.

– J'ai bien du Tonic monsieur, mais par contre je ne comprends pas trop, ce que vous entendez par gin.

– Mais, mais du gin merde quoi, comme ce que vous avez là.

Et il montra l'endroit où se trouvaient habituellement toutes les bouteilles d'alcool fort pour découvrir des produits inconnus. Sirop d'orgeat à la banane, prune papaye.

Aucun alcool.

– Mais, mais qu'est-ce que c'est que cette connerie? Mais où est la picole ?

Son désarroi dut toucher la serveuse qui tenta de comprendre son trouble :

– Vous cherchez quoi, monsieur ?

– Je cherche quoi ? Mais la picole, la bibine, la tisane, l'alcool, la pittance, enfin n'importe quel liquide pour se pinter. Merde. J'ai dormi combien de temps ?

Alex prit conscience de l'horreur en constatant que la

serveuse ne jouait pas.

– Mais, écoutez-moi, vous savez ce que c'est que de l'alcool quand même ? Vous voyez non ?

Elle ne voyait pas.

– Mais je, le whisky, ça vous parle non ?

– Comment vous dites ?

Il prit son smartphone, lança une recherche « bière » : aucun résultat, autre que « mise en bière ». Il tapa « alcool », rien.

Delirium tremens, il nageait en plein delirium tremens. Cette idée d'être en crise le rassura profondément.

– Ha ha ha, mais oui, je suis fou, voilà, enfin je nage en pleine crise de folie. Ah putain, vous m'avez fait peur tous là. Bon, sur un coup comme ça, faut pas lutter. Je vais retourner me coucher et ça ira mieux demain.

– JE SERAI MOINS FOU DEMAIN, hurla-t-il en rigolant.

Il sombra et dormit de quatorze heures à huit heures du matin. Signe qu'il avait abusé de la boisson de manière plus régulière qu'il ne s'en souvenait. L'alcool rythmait sa vie depuis plus de vingt ans. Il ne comptait plus les nuits écourtées par les libations, les débordements, les dernières tournées qui l'emmenaient jusqu'à cinq, six heures du matin lorsqu'il devait se lever à sept ou huit heures.

Il s'éveilla avec un sentiment de malaise. Seize heures de sommeil peuvent réparer un homme, mais lorsqu'il en émerge, il oscille entre la sortie de coma ou de cuite anthropologique.

Il mit quelques instants à récupérer, à retrouver ses marques.

Lorsqu'il rassembla les raisons qui l'avaient poussé à se coucher aussi tôt, il courut jusqu'au frigo. Aucune bière. Merde ! Pas d'alcool dans son appartement. Merde-e-e !

Et sur internet, toujours aucune référence à quelque boisson alcoolisée que ce soit.

– Je suis fou ! Totalement fou.

La peur de la perte de sa santé mentale s'effaça derrière la compréhension du monde dans lequel il allait devoir vivre : un monde sans alcool. Il prit une douche éclair, n'y inventa rien, sortit marcher dans Paris, de bar en bar, d'épicerie en épicerie, de supérette en supérette : nulle part, aucun alcool.

Ses amis, ses amis sauraient ! Il appela plusieurs potes et ils se montrèrent unanimes : aucun ne saisissait le concept d'alcool.

– Mais, mais, enfin ça fait vingt ans qu'on t'enseigne ensemble ! Vingt ans. T'enlèves la picole, il reste quoi ? Il reste rien ! hurlait Alex dans le téléphone.

Fabrice, à l'autre bout ne comprenait strictement rien mais, fidèle à son tempérament, il relança, calmement :

– Écoute Alex, nous nous connaissons depuis vingt ans, c'est vrai et nous avons plein de souvenirs communs. Mais je ne vois pas ce que ton « picole » vient faire là-dedans ?

– TA picole, TA picole ! Personne ne dit « Ton picole » ! Personne ! Mais merde, mais, mais vas-y dis-moi quels souvenirs on a si tu enlèves la pictance.

Et c'est vrai qu'Alex n'arrivait pas à associer de souvenirs sans alcool. TOUS ses souvenirs avec Fabrice étaient liés, directement ou indirectement, à l'alcool.

La fois où, trop bourrés, ils avaient joué au billard avec des boules trempées dans la bière, ruinant le tapis. La fois où ils s'étaient battus parce qu'ils ne pouvaient s'empêcher de vanner ce géant Suédois. La fois encore où ils avaient parcouru toute une île à dos de mouton, tuant un des moutons au passage. Collectant un de leurs plus mémorables fous rires.

– Mais, le coup des moutons à Oléron, tu te rappelles, demanda Alex.

– Le coup des quoi ?

– Je, écoute, tu as quels souvenirs avec moi ? Vas-y, rappelle-moi un souvenir.

Il y eut un blanc au téléphone, certainement dû à la perplexité de Fabrice.

– Eh bien, je ne sais pas, il y en a tellement. La fois où on est allé à Disneyland.

– Disneyland ? Tu te fous de ma gueule, nous n'avons jamais mis les pieds à Disneyland.

Fabrice continuait, sans réellement écouter Alex :

– Sinon, il y a l'Espagne.

– Où ça ?

– Calella.

– Ah, voilà ! Une cuite de quinze jours putain ! Bourrés du soir au matin, non ?

– Ben, non. On s'est amusé. On a joué au volley, au

foot, au mini-golf et...

– Non arrête, arrête. Je... mais... tu me parles de gens morts ou vieux ! Merde. On est parti à vingt ans à Calella. C'était quand même pas pour en rapporter un souvenir de mini-golf ! On allait en boîte, dans les bistrotts, sur la plage, on finissait à cinq, six ou dix heures du matin. Bourrés ! BOU-RRÉS comme des coings !

– Écoute, Alex, je ne sais pas trop quoi te dire. Je ne comprends rien à tes histoires de picole, de bourrés.

Alex raccrocha. C'était plus qu'il ne pouvait supporter. Il appela encore quelques amis mais répéta les mêmes discussions, chaque fois plus déprimantes.

Pourquoi se souvenait-il de choses qu'il semblait être le seul à avoir vécues ?

« Je suis fou. C'est sûr et certain. Ça ne peut pas être un canular ».

Il s'était réveillé dans un monde sans alcool.

Il passa la soirée sur Wikipédia, YouTube, à chercher des informations sur les plus grands écrivains. Rien ne collait. Gainsbourg était mort à quatre-vingt-deux ans. Un petit chanteur médiocre, sans talent ni envergure. Rimbaud avait presque disparu des tablettes. À l'inverse, il découvrait d'autres célébrités dont il ignorait tout. Peut-être des personnes qui dans son univers avaient laissé l'alcool les détruire.

Dans tous les cas, il ne souhaitait pas vivre dans ce monde sobre. Si l'excitation suprême consistait à gagner un Uno après avoir terrassé sa femme au mini-golf, autant en finir tout de suite.

Au moment où il formulait la phrase, il se rendit compte qu'effectivement cela ne se pouvait pas !

Il y a du maïs, des patates ici aussi. Alors il y a forcément moyen de fabriquer de l'alcool.

Il allait apprendre et il deviendrait richissime.

Vite déposer des brevets, pour le gin, le whisky, la bière, la vodka.

Les idées fusaient dans son esprit. Il cherchait à recenser tous les alcools qu'il avait jamais bus. Certains, il le savait, seraient compliqués à recréer de mémoire : Get 27, Chartreuse, Bailey's mais enfin, il avait assez d'idées en tête pour élaborer des boissons alcoolisées à partir de tous les fruits et légumes qui traînaient.

Il allait pouvoir quitter son boulot, changer de vie comme il en rêvait depuis si longtemps.

Il ne dormit pas, ou presque pas, pendant les trente-six heures suivantes. Cherchant à énumérer toutes les possibilités de fermentation, d'alcoolisation.

Aussi incroyable que ce fut, il n'avait pas trouvé de trace d'alcool mais il y avait bien description de procédés de fermentation. Qui dit fermentation, dit alcool !

Il ne vint jamais à l'esprit d'Alex de découvrir ce monde différent, sans alcool. Y vivait-on mieux, moins bien. Quels changements fondamentaux avaient eu lieu par rapport à ce qu'il connaissait ? Il abandonna d'ailleurs très rapidement l'idée de comprendre.

Seul créer de l'alcool et en tirer profit l'intéressait.

Enfin, après quinze jours de travail intense, il se rendit à l'INPI pour déposer ses brevets.

Il n'avait pas répondu aux appels réitérés de sa boîte et avait fini par recevoir son courrier de licenciement.

Il s'en foutait, la fortune lui tendait les bras.

Arrivé au bureau de l'INPI, un employé jovial lui demanda la raison de sa visite :

– Je viens déposer une vingtaine de brevets.

– Une vingtaine ? Bravo ! Sur quoi ?

– Sur... heu, sur... c'est compliqué.

L'employé n'eut pas l'air surpris. Tous les gens qu'il recevait s'imaginaient détenteur d'un dossier compliqué, spécial.

– Bien, donnez-moi les papiers du premier brevet.

Alex les tendit, impatient de pouvoir se débarrasser de cette corvée pour commencer à fabriquer de l'alcool pour enfin, en boire.

– Votre invention c'est, c'est la bière ? C'est ça ?

Alex sentit une boule se former dans son estomac devant le ton moqueur de l'employé :

– Oui, oui, c'est la bière. C'est un procédé...

– D'accord et les autres là, laissez-moi deviner : y a du vin, de la vodka, du gin et du Ricard ?

Alex le regarda, rougit. Hésita entre une crise de rire ou un drame de larmes :

– Vous... vous connaissez ?

L'employé, bien qu'assis alors qu'Alex se tenait debout trouva le moyen de le toiser :

– Non, bien sûr que non. Aucune idée. Jamais entendu.

Il jeta un autre œil aux documents :

– De la bière ? Ça a l'air sympa. Non vraiment. Vous tenez un truc. Tiens, vous devriez l'appeler, attendez « Heineken » ou « Kronembourg ». Vous allez cartonner.

Alex regarda tous les papiers qu'il avait amenés. En désespoir de cause, il demanda à l'employé :

– Et une boisson avec des bulles à base de raisin ?

– Ah, vous avez inventé le champagne aussi, félicitations.

Mon père est mort demain

« Votre père est mort demain ». Cette phrase tournait en boucle dans la tête de Quentin. Cette phrase dénuée de sens dans un monde cartésien submergeait l'esprit de Quentin.

Une sonnerie. Le téléphone. Un numéro masqué. Quentin, qui ne répondait jamais aux appels anonymes, avait porté le combiné à son oreille.

– Allo ?

– Quentin ?

– Oui. C'est moi.

– Votre père est mort.

– Hein, quoi, quand ça ?

– Demain.

Et son interlocutrice, toujours inconnue, avait raccroché. Il s'agissait d'une femme, qu'il imaginait

autour de la cinquantaine, mais sans certitude.

Pourquoi avait-il demandé « Quand » ? Pourquoi pas « De quoi ? » ou « Comment ? ». Et qu'aurait répliqué la voix ?

Il contacta son père immédiatement, avec ce vague sentiment d'un double ridicule : il était grotesque d'appeler suite à ce message cryptique et, pour peu qu'il lui accordât la moindre importance, il n'arriverait rien à son paternel avant demain.

– Papa !

Son géniteur reconnut la panique que Quentin pensait maquiller à merveille :

– Qu'est-ce qui se passe, fiston ?

Quentin, inconscient que son angoisse suintait par tous ses pores et transpirait dans sa voix, s'alarma plus encore du ton de son père :

– Mais rien, mais pourquoi tu t'inquiètes ?

– Je m'inquiète parce que tu as l'air affolé. Qu'est-ce qu'il y a ?

Bonne question. Qu'y avait-il ? Quel était le problème ? Son père se portait bien. Ni pire ni mieux qu'hier. Un jour comme un autre en somme. Quentin pouvait-il effrayer son père en évoquant ce coup de fil ridicule ? A priori non. Cela n'avait pas de sens. Mais il devrait prévenir la police. Cette idée l'attirait presque.

– Rien, je, je voulais juste te dire que je t'aime.

Rien n'aurait pu alarmer davantage cet homme dont le fils brillait par sa pudeur et son incapacité à communiquer.

– Mais dis-moi ce qui se passe, bon sang !

Quentin aurait pu répondre « Un appel grotesque qui m'obsède », mais il aurait fallu expliquer. Il préféra, comme souvent, comme toujours, la fuite :

– Non rien, je suis un peu fatigué, c'est tout. On se voit demain.

Et il raccrocha.

« Votre père est mort demain ». Il lui semblait qu'il aurait eu moins peur si la voix avait énoncé « Votre père mourra demain ». Toujours une menace certes, mais limpide, censée. Mais « Votre père est mort demain » cela n'avait aucun sens, et l'absurdité du message le rendait plus angoissant.

Après des heures d'atermoiements, il se décida à contacter la police.

Il marcha jusqu'au commissariat pour porter plainte. Le policier lui fit répéter la phrase plusieurs fois :

– Non, mais elle a dû dire « Votre père mourra demain ».

Et Quentin, pour la dixième fois de préciser :

– Mais non, justement, c'est ce qui m'a le plus intrigué.

Alors le flic crut spirituel d'ajouter :

– Peut-être que ce sont des assassins qui ne maîtrisent pas bien la concordance des temps.

Quentin ne trouva rien d'intelligent à répondre.

– Bien, on va tracer l'appel, mais ça risque de trainer. Le mieux, ce serait que votre père vienne demain. On ne peut pas vraiment mettre deux personnes à le protéger

chez lui. Ici, on saura en prendre soin.

– Mais il va falloir que je lui explique. Et j’aurais voulu éviter ça. Lui éviter la panique.

Le policier, qui en avait entendu d’autres, conclut :

– Vous préférez lui éviter la panique ou la mort ?

Quentin se leva, salua ce flic singulier et à peine sorti du commissariat :

– Papa, je peux venir te voir ?

– Bien sûr. Je ne bouge pas de la journée.

L’idée de perdre son père, Quentin la ressassait. Il ne se passait pas un jour sans qu’il pensât à la mort d’un de ses proches et plus particulièrement à celle-ci. Alors ce coup de fil, qui lui donnait presque corps, il ne pouvait l’ignorer.

Il arriva chez son père, sonna. Après quelques secondes, il réitéra. Mais rien. La panique, qui telle une marée n’avait cessé d’affluer et refluer, revint au galop. Il chercha à le joindre au téléphone, tandis qu’il s’acharnait sur l’interphone. Toujours rien. Rien. Son père allait mourir aujourd’hui. Aujourd’hui pas demain !

– Eh bien, eh bien, dans quel état es-tu Quentin ?

La main du vieil homme sur son épaule le ramena à la réalité :

– Tu, tu ne répondais pas, je, j’ai appelé.

D’une nature aussi calme et posée que celle de Quentin était anxieuse, il sourit, bonhomme :

– Je suis allé chercher quelques petits gâteaux et un coup de pinard. L’alcool aura peut-être notre peau à

tous dans cette famille, mais pas de quoi en faire un drame.

Sa plaisanterie tomba à plat. Il comprit bien que le problème était plus profond, mais ne voulut pas céder à cette panique qui submergeait son fils :

– Allez, on va s’en jeter un pour se détendre. Monte.

Ils burent, discutèrent, Quentin raconta son histoire, son père fit de son mieux pour ne pas lui montrer ses doutes sur sa santé mentale. Lorsque Quentin lui demanda de se rendre au commissariat le lendemain, il eut néanmoins droit à une fin de non-recevoir :

– Tu plaisantes ? Je ne vais quand même pas aller m’emmerder chez les condés toute la journée parce que tu as des hallucinations auditives.

– Alors c’est ça, tu crois que je suis fou ! Que j’entends des voix !

– Et pourquoi pas ? Tu te souviens de ton parrain ? Bastien. Lui, il entendait des dizaines de voix dans sa tête. Un sacré barge. Toi bien sûr, c’est différent. Tu es un peu surmené ou on t’aura fait un canular. Rien de grave. Ça ira mieux demain. Enfin, ça a été mieux demain.

Et il partit d’un grand rire, aussi franc que vexant.

Quentin connaissait son paternel. Il ne pourrait pas le persuader. Ou alors il faudrait qu’il se traîne à ses pieds. Non pas que son père se montra sensible au chantage, mais, très certainement gêné par le comportement de son fils, il céderait pour ne plus assister à ce spectacle lamentable. Quentin allait se mettre à genoux lorsqu’il pensa que si la prophétie étrange se réalisait, ce serait la dernière image que son père aurait de lui. Alors il se

leva, l'embrassa et lui souhaita une bonne soirée.

– Merci, toi aussi mon fils. Et à demain !

Quentin passa une nuit épouvantable, peuplée de bêtes hideuses, d'assassins vicieux, de bourreaux sadiques. Enfin, le matin arriva, comme à reculons. Quentin regarda l'heure : sept heures trente. Trop tôt pour appeler son père. Il allait attendre neuf heures. Il alla prendre sa douche. Lorsqu'il revint, son téléphone sonna.

Encore un numéro masqué. Tremblant, des gouttes tombant sur la moquette sans qu'il sût s'il s'agissait de reste d'eau ou de sueur, il décrocha :

– Allo ?

– Quentin ?

– Oui, c'est moi.

– Votre père est mort.

– Hein, quoi, quand ça ?

– Demain.

Cyclothymique !

Cyclothymique mon cul ! Bipolaire, de la merde ! Je suis maniaco-dépressif et puis c'est tout.

Qu'est-ce qu'ils peuvent me faire chier tous avec leur hypocrisie, leur novlangue, leur blanc qui veut dire noir et leur noir qui t'éblouit !

Et ça prend à une vitesse, comme si les veaux n'attendaient que ça. Comme si les mongoliens qui m'entourent ne vivaient que pour le plaisir de remplacer un mot par son équivalent vide de sens.

Le lundi, tous les bobos du coin hurlent à la mort parce qu'on parle de migrants au lieu d'évoquer des réfugiés.

Bien, bonne remarque.

Le mardi suivant, ces mêmes connards t'invitent à une réunion pour organiser l'accueil des migrants. Bordel, où est passé votre cerveau, votre esprit critique ? Comment avez-vous fait pour accepter une lobotomie en une putain de semaine !

Et si tu ouvres ton clairon, avec ou sans tact, t'as le

droit à un « Oui, mais tu sais, ce n'est qu'un mot ». Bordel de merde, ça se paluche devant « 1984 », colle du « Fuck la novlangue » partout et ne voit aucun problème à utiliser : *migrant* pour *réfugié*, *quartier* pour *banlieue pourrie et oubliée*, *SDF* pour *clodo*.

Avant-hier, un type m'a même évoqué sérieusement le « Plan de Sauvegarde de l'Emploi » qui l'attendait.

Je sentais bien dans son œil de l'inquiétude, de l'angoisse. L'idée étant que je les partage.

– Ah ! ben c'est cool ça ! Voilà une bonne nouvelle.

Lui, forcément :

– Ah, ben, non, pas trop.

– Mais si enfin. C'est un « Plan de Sauvegarde de l'Emploi », donc je comprends pas. De quoi t'as peur ? Je vois pas là.

L'amusant, c'est que c'est le mec qui utilise mort pour dire vivant, qui me toise comme si j'étais un débile léger.

– Ben, non, mais, mais tu sais combien de personnes vont se retrouver à la rue ?

– Ben zéro. C'est un « Plan de Sauvegarde de l'Emploi ».

– Mais t'es con ou tu le fais exprès ?

Ça finit toujours comme ça. Les gens n'aiment pas que tu leur colles leurs contradictions dans la gueule, surtout avec le manque de tact qui me caractérise.

– Et toi ? Quelqu'un te paye pour jacter le vocabulaire de tes maîtres ? Ce que tu me décris ça s'appelle un plan de licenciement bordel ! Alors pourquoi tu me parles de

ton « Plan de Sauvegarde de l'Emploi » ?

En général, ça se finit par « Tu exagères tout ». Ce qui m'a valu de perdre un à un tous mes amis.

Forcément, tous les amis traversent des moments compliqués, et ils n'ont pas envie, à ce moment-là en particulier, qu'un connard supérieur leur explique que « Non, tu ne peux pas parler de gérer une relation avec Sylvie. On ne gère pas ses sentiments. » et encore moins de « Tu vois où il t'a mené ton PSE ? ».

Je le sais pourtant que je n'aide personne, que je suis inaudible mais je ne peux pas m'empêcher. Plus fort que moi.

Pendant ce temps-là, je m'enfonce dans ma maniaco-dépression.

S'y enliser tandis qu'on perd toutes ses connaissances, ça fleure bon le cercle vicieux de première classe.

Ma femme m'a quitté après des années à supporter mes sautes d'humeur.

Je n'ai même pas cherché à la retenir.

Elle n'en pouvait plus de côtoyer le nouveau maître du monde de huit heures à midi, de manger avec la plus grosse merde de la planète et de dîner avec *Sa Majesté Impériale Napoléon IV*, pour finir au lit avec *Minus Premier*. Il paraît que les complexes de supériorité et d'infériorité sont toujours mélangés, imbriqués. Mais dans mon cas, ça frise la schizophrénie.

Que je n'ai même pas, sinon je pourrais aller me faire soigner dans un hôpital psychiatrique. Ce serait pas mal ça. Le repos, plus aucune responsabilité. Mais non. Parce qu'un instant, je peux carrément révolutionner

l'aviation et trois heures plus tard, je ne me juge pas digne de nettoyer les chiottes d'un aéroport.

C'est fatigant pour les autres, mais, je vous assure, c'est épuisant pour moi.

Surtout que les gens, et je les comprends, ont assez peu d'empathie pour un type qui change du tout au tout en deux heures. Vous passez pour un lunatique, un malpoli. Je ne suis PAS lunatique, je suis maniacodépressif !

Du coup, j'ai eu l'idée la plus conne du siècle : en faire un one man show.

Je vous jure. Sur les moments où je suis un demi-dieu capable de tout, j'ai harcelé, il n'y a pas d'autre mot, les responsables de salles de Paris. Surtout par email. L'email possède cet énorme avantage que si tu baignes au fond du trou, tu peux attendre un peu pour répondre. Téléphone ou physique, c'est plus compliqué. Surtout lorsque tu te balades avec les épaules voutées, la tête baissée en regardant tes pieds comme un misérable.

Bref, j'ai réussi à les convaincre – après essai bien sûr, mais positionné à des périodes où je savais qu'en général, je me balade en mode musclor.

Et le spectacle a démarré. Un mardi, je m'en souviens. Je tenais une forme terrible. J'ai été drôle, mais drôle. Un festival d'humour, de vanes, de saillies hilarantes. La salle, essentiellement composée de famille et de potes, se montra enthousiaste. Le lendemain, premier public d'inconnus. Un jour sans. Enfin, les jours sans pour moi consistent à me vautrer dans la dépression la plus noire. J'ai livré le spectacle le plus désespérant qui soit. Vraiment. Les gens venaient pour se marrer et je leur en mettais plein la gueule de désolation. À tel point

qu'un type est venu me voir après :

– C'est tellement triste qu'on dirait que vous nous en voulez personnellement !

Je lui ai hurlé que :

– Mais non connard, c'est pas après toi que j'en ai, c'est après moi. Ça ne se voit pas !

Le connard n'a pas apprécié et comme quelqu'un filmait la scène, je me suis retrouvé sur YouTube en deux secondes.

Alors les connards se sont mis à affluer, de plus en plus nombreux.

Il y avait une sorte de risque à assister à mon spectacle : drôle ou sinistre, soporifique ou génial.

J'ai fait salle comble pendant des semaines, jusqu'à ce que la source se tarisse.

Jusqu'à ce que je redevienne juste un pauvre type avec des hauts et des bas.

Là, par exemple, j'évolue dans un gros gros bas, un des pires de ma vie, ce qui n'est pas peu dire. Je suis tout en haut d'un immeuble et je regarde tout en bas. Je suis presque sûr que je ne vais pas sauter. Pourtant, je n'ai aucune envie de retourner en bas. Plus d'amis, une famille rétrécie, une fatigue grandissante.

J'ai tout essayé pourtant : yoga, thérapie, méditation, footing, régime végétarien, enfin tout ce qui est censé t'apporter un peu d'équilibre. Tout ce qui permet d'éviter un peu ce système de montagne russe.

Et alors que je suis en haut à regarder en bas, une idée me vient. Une idée géniale.

Pour la mener à bien, il faut que j'aïlle en bas.

Par l'ascenseur.

Alors je descends.

Par l'ascenseur.

Enfin je crois.

Et le prochain qui me donne du cyclothymique, je lui pète la gueule à coup de batte de baseball. Maniacodépressif putain !

Un bruit d'avenir

Léo entendit « À l'aide ! », mais ne remarqua rien. Il eut beau regarder partout autour de lui, personne dans cette rue presque déserte n'appelait au secours. La petite vieille qui traînait son cabas marmonnait bien quelque chose, mais rien à voir avec l'intensité de ce cri. Ce jeune garçon émettait bien des sons à partir de son casque, mais ne risquait rien à part une surdité partielle dans les dix ans à venir.

La sensation s'avérait étrange et dérangeante. Il percevait ces hurlements avec une acuité totale. Tandis qu'il en cherchait l'origine, il songea qu'il ne fallait jamais demander assistance de manière anonyme. Les gens ne se sentaient pas concernés. Au contraire, lorsque l'on pointait quelqu'un du doigt en ajoutant « Vous monsieur, vous madame, aidez-moi ! », alors l'inconnu, exclu de la foule, identifié, se bougeait.

Léo en était là de ses réflexions lorsqu'il termina son panorama. Sans équivoque, la réalité frappait : personne n'appelait. D'ailleurs, en reconsidérant les bruits, l'évidence s'imposa : les cris venaient du sol. Pas très

loin de lui. Léo se déplaça en direction de ce qu'il imaginait être la source. L'intensité augmenta jusqu'à ce qu'il atteignît la devanture d'un bar-tabac. L'effet le troublait autant qu'il l'excitait. Il se tenait seul, et pourtant, il aurait juré qu'une personne braillait à quelques centimètres de lui. Ces cris ne pouvaient pas exister que dans son esprit.

– Tu vas fermer ta gueule, sale pute !

Ah ! Une voix d'homme. La femme hurlait parce qu'elle fuyait un homme. Et tandis qu'il formulait cette pensée, Léo se demanda de qui il parlait. Un bruit sec interrompit sa réflexion. Une claque ? Non, pas assez éclatant. Trop mat. Un coup de poing ! Une femme se faisait agresser sous ses yeux, enfin, sous ses oreilles et il n'y pouvait rien.

Je suis fou, songea-t-il. J'entends des voix, il n'y a que les fous qui entendent des voix !

Comme souvent, il chercha son salut dans la fuite et quitta la place. Les cris s'atténuèrent, les bruits également et petit à petit, Léo put reprendre une vie normale. Il n'en passa pas moins la journée à ressasser cet évènement. Avait-il abandonné quelqu'un ? Était-il un lâche ?

Je suis ou lâche ou fou. Belle perspective.

Pourtant il n'avait trahi personne, il n'y avait personne.

Donc je suis fou.

Il réussit à dormir cette nuit-là, mais d'un sommeil peuplé de rêves bizarroïdes, de cauchemars particulièrement réalistes.

Le lendemain s'étira dans un ennui abyssal. Il tendait

l'oreille pour capter des voix, que ce fut dans sa tête ou ailleurs. Mais rien ne vint troubler le cours soporifique de ce mardi. Le soir, il regarda, comme tous les soirs, les actualités locales.

Avec un mépris surprenant pour cette ville de Nantes qu'il aimait tant, il songea qu'il se moquait totalement de connaître le nouvel aménagement du rond-point des Renardières ou de l'inauguration de la MJC de Saint-Herblain. Pourtant, il continuait, jour après jour, à consommer ces informations. Il somnolait lorsque la présentatrice évoqua un évènement qui le sortit de sa torpeur :

« Une femme a été grièvement blessée cet après-midi sur la place Catinat. Un homme non identifié l'a rouée de coups. Les passants présents ne sont pas intervenus malgré les nombreux appels à l'aide de la victime et cela relance le débat sur la lâcheté dans l'espace public... »

Léo se tenait debout sur son canapé. Surprenante nouveauté.

Le fait divers correspondait parfaitement à ce qu'il avait vécu la veille : même lieu, mêmes cris, mêmes coups. Mais vingt-quatre plus tôt.

Léo hésitait entre la joie de recouvrer sa santé mentale et l'angoisse de se retrouver affublé de... de quoi d'ailleurs ? Que s'était-il passé hier ? Qu'avait-il entendu ? L'avenir ?

Il pouffa bêtement.

– Quand même pas, ajouta-t-il à voix haute.

Mais le lendemain, il retournait sur la place Catinat. Il resta plusieurs heures dans l'espoir, ou la crainte il ne savait pas trop, de percevoir des bruits sans pouvoir

identifier la source. Peine perdue, il gâcha une journée de repos.

Petit à petit il réinvestit sa vie normale, c'est-à-dire morne. Le matin, il prenait sa voiture rue des Renardières pour aller travailler dans la banlieue de Nantes, à Carquefou. Il passait matinée et après-midi à dérouler une activité dont il doutait de l'intérêt. Pourtant, il n'osait pas soulever le ridicule de ses fonctions, de peur que son patron, se rangeant à son avis, ne décida de se séparer de lui. Les semaines se suivaient, monotones, jusqu'à ce jour où il se rendit aux toilettes.

– On en virera le nombre qu'il faudra. Je penche pour cent mais si c'est plus, ce sera plus.

– T'es con, t'as vérifié qu'il n'y avait personne ?

– Rassure-toi, il n'y a personne.

– Ouvre-moi ces portes, on n'est jamais trop prudent.

Léo entendit les portes s'ouvrir et, il en eut la certitude, celle des toilettes où il se trouvait. Pourtant, il ne vit ni son directeur ni le contrôleur de gestion dont il avait reconnu les voix. Pourquoi venaient-ils évoquer un plan social dans les W.-C. resterait un mystère. Mais, sans aucun doute, Léo était seul dans ces chiottes.

Devait-il prévenir ses collègues ? Mais pour leur dire quoi ? Autant chercher du travail tout de suite. Ou alors ? Mais oui !

Il ne dormit pas de la nuit, d'excitation. Tout ce qu'il avait enduré, tous les renoncements qu'il avait acceptés, toutes ces compromissions qu'il avait imposées à son âme pour qu'elle rentre dans sa petite vie, tout cela prenait un nouveau sens, devenait admissible puisque

cela menait à ce grand moment.

« Léo, l'homme qui entendait l'avenir », se répéta-t-il, devant son miroir ou son smartphone. Il vivait pour la première fois depuis, depuis toujours !

Le lendemain, épuisé, mais régénéré, il arriva tôt au travail, courut presque aux W.-C., scotcha sous l'évier un enregistreur d'une capacité de huit heures. Lorsqu'il aperçut son PDG se diriger vers les toilettes à l'heure prévue, il frissonna d'excitation.

Dix minutes plus tard, son patron retraversait le couloir.

Léo patienta trente minutes, les trente minutes les plus longues de sa vie. Enfin, il partit récupérer le magnétophone. Il tremblait.

Le soir, qui paraissait ne jamais devoir advenir, il écouta la bande : rideaux fermés, porte et volets clos. Il se voyait désormais en héros de roman, en superhéros même. Le magnéto confirma ce qu'il espérait.

J'entends l'avenir ! hurla-t-il de plaisir. *J'entends l'avenir !*

Il allait pouvoir commencer une nouvelle vie. Le discours de ses patrons ne l'intéressait déjà plus.

C'était bon avant ça, mais maintenant, maintenant...

Maintenant quoi ? Car son don, a priori réel, n'en restait pas moins capricieux. À tout le moins, Léo n'avait pas compris son fonctionnement. Lieu, heure, sujet, il n'y avait rien de commun entre les deux évènements. Comment pouvait-il systématiser son aptitude pour en tirer profit ? Et quel profit tirer d'ailleurs ?

Je ne peux pas être égoïste. J'ai une chance unique. Je dois, je dois utiliser mes capacités pour le bien de l'humanité.

Si Léo, au lieu de pérorer, s'était un petit peu écouté, il aurait certainement relevé le ridicule de sa posture. Clark Kent ne devient pas Superman, c'est Superman qui se déguise en Clark Kent. Mais il divaguait et continua toute la nuit.

Le lendemain, il avait malgré tout mis au point une stratégie : marcher dans Nantes à en perdre le souffle, jusqu'à entendre quelque chose qui méritât le détour. Il partit de chez lui, rue des Renardières, se rendit place Zola, prit vers Chantenay, puis longea le tram en direction du centre, bifurqua pour attaquer la place Mélinette, puis Canclaux, place Graslin, place Royale, le cours des 50 otages, la préfecture. Il arpenta la ville des heures sans saisir d'autres bruits que ceux des voitures, des enfants, des parents. Rien que de normal. Il avait posé une journée pour rien. Il répéta l'exercice le jour suivant, et le suivant encore. Enfin, vers la place du Bouffay, il surprit un échange alors qu'il était presque seul :

– La vieille en rouge. Tu la bouscules. Quand elle se retourne pour t'engueuler, je passe et barbote son larfeuille qu'on voit dépasser du sacos. Noté ?

– Noté.

Parfait ! Il ne changerait pas le monde avec ce petit rien, mais il apporterait un peu de bonheur à une dame âgée.

– Il faut savoir démarrer modeste, Léo !

Vingt-quatre plus tard, au même endroit, Léo observait les deux hommes en conversations. Léo cherchait à déterminer la meilleure position pour intercepter l'agresseur. Mais au moment d'intervenir, il trébucha. Bêtement. Il ne trébuchait jamais pourtant. Les deux malfrats ne s'aperçurent même pas qu'un gêneur avait

failli modifier leurs plans.

Léo rentra chez lui fourbu et déçu.

Les jours suivants, tandis que le plan de licenciement était annoncé dans son entreprise, ses absences répétées ne plaidèrent pas en sa faveur. D'autant que même présent, il ne mettait aucun entrain à sa tâche.

Il passa deux mois à traquer l'avenir. Sept fois, il le surprit. Sept fois, il échoua à en changer le cours. Imperturbablement, le temps continuait sa course. Son pouvoir ne servait à rien. À rien du tout. Son aptitude se révélait aussi unique que minable. Comme lui.

Léo, l'homme qui entend l'avenir et qui ne peut rien en faire.

Il sourit en se regardant dans la glace. Il allait retourner dans son entreprise, en espérant ne pas se faire virer. Et surtout, surtout, il allait espérer ne jamais rien surprendre sur lui. Car son nouveau pouvoir inutile présentait un effet de bord, de poids.

Léo craignait d'entendre quelqu'un, quelque part, annoncer sa propre mort. Il n'osait plus aller chez son médecin de peur qu'il n'évoquât, vingt-quatre heures plus tard avec un collègue l'état irrécupérable de Léo.

Au travail, il évitait la cantine par crainte des : « Tu as su pour Léo, c'est terrible ! »

Car Léo avait toujours eu peur de l'avenir. Et voilà que son super pouvoir lui apportait l'avenir avec vingt-quatre d'avance. Vingt-quatre heures de peur en plus, vingt-quatre heures par jour.

Chiottes avec vue

Sébastien avait tellement envie d'uriner qu'il se rua dans les W.-C du café comme si sa vie en dépendait. Avant de refermer la porte, il baissa sa fermeture éclair et commença à se vider. Alors que le soulagement remontait jusqu'à son cerveau, il put reconnecter ses autres sens, dont la vue. Et constater qu'il se trouvait dans des toilettes surprenantes. Aucun des éléments ne semblaient assortis. Il devinait des pièces du siècle dernier, peut-être même le 19^e, tandis que le miroir lui rappelait des films de science-fiction. La cuvette n'appartenait pas à ce pays et le réservoir pas à cet univers. Pendant la longue minute de plaisir que dura sa miction, sa perplexité ne cessa d'augmenter. Lorsqu'il eut terminé, l'agencement du lieu redevint le cadet de ses soucis.

Il poussa la porte et retourna dans la salle du bistrot. Il vécut alors une seconde élastique. Il n'avait pas payé attention à la décoration du bar. Il voulait les chiottes et rien d'autre, mais il aurait pu parier son testicule droit qu'il n'était pas rentré dans un saloon. Il aurait pu jurer

que personne ne portait de pistolet et, plus que tout, il pouvait affirmer sur son sang que cette odeur de vomé mélangé à de la merde matinée de sueur rance n'avait pas encore empuanti la pièce.

Tandis qu'il cherchait une explication logique, un homme dont l'unique dent vivait ses derniers instants, se tourna vers Sébastien et lui lança :

– Ol timer, you seem relieved.

Et tout le saloon partit d'un rire aussi gras qu'une soupe de cochon au lard gratinée de fromage et de crème fraîche.

Sébastien ne parlait pas anglais et n'aurait donc pas dû comprendre que le vieux clodo se moquait de son air soulagé. Si ce type était un cow-boy alors l'abbé Pierre et John Wayne étaient jumeaux.

L'armée du Salut, je suis à l'armée du Salut, pensa-t-il.

Un autre homme, que Sébastien n'avait pas remarqué, lui colla une tape dans le dos si violente qu'il faillit tomber.

– Come on, this is your shot.

Il devait mettre sa tournée. Avant qu'il puisse refuser, argumenter, négocier, le patron avait déjà servi une vingtaine de shots.

Alors qu'il se demandait comment il allait payer, il en profita pour se demander comment cela pouvait être sa principale occupation. Il pissait à Paris alors qu'il se rendait chez son psy pour la troisième fois de la semaine. Et le voilà qui s'inquiétait de pouvoir rincer des clodos sortis de chez Emmaüs.

Il s'aperçut qu'il portait les mêmes fringues qu'eux.

Cette odeur nauséabonde venait aussi de lui. Il observa ses mains et acquit la certitude qu'elles ne lui appartenaient pas. Il voulut se regarder dans le miroir, mais le bar en était dépourvu. Il n'avait pourtant jamais vu de saloon sans grande glace. Il demanda au gérant :

– Where is the mirror ?

– The mirror, what mirror ? You think I am Rockefeller !

Pas de miroir dans ce saloon. Mais pas le temps de réfléchir, tout le monde levait et vidait son verre et attendait qu'il fit de même. Il souleva le petit verre sale et inspecta le liquide. On lui avait visiblement servi de l'alcool d'asperge ou de l'essence de chou de Bruxelles. L'odeur et le rendu n'avaient strictement rien à voir avec ces machins liquoreux que les cow-boys s'envoyaient. Il but néanmoins et, lorsque le patron lui réclama cinq dollars, il se rua de nouveau dans les toilettes.

Il fut surpris de tomber sur des W.-C fermées dans un saloon, mais n'allait pas se plaindre. L'intérieur de la pièce ressemblait à s'y méprendre aux toilettes bizarroïdes précédentes. Il hésita à vomir le jus de pisse, mais préféra y retourner, espérant avoir vécu un mirage, une hallucination. Lorsqu'il rouvrit la porte, sa mâchoire s'affaissa. Ses nombreuses lectures, les documentaires qu'il avait ingurgités, laissaient peu de place au doute : il se trouvait dans une brasserie munichoise vers 1930. Les centaines de brassards ornés de croix gammées confirmaient cette certitude.

S'il avait cru paniquer avec les clochards du 19e siècle, il toucha du doigt la terreur lorsque l'idée qu'il puisse rester bloqué en 1930 à Munich prit forme.

Et devant la possibilité, il réfléchit. Et alors ? Serait-ce si horrible ? Ne pourrait-il pas s'inventer un destin, mettre hors d'état de nuire quelques nazis importants et...

– Komm und trink was, Bernie.

Bernie ? Il comprenait l'allemand maintenant ?

Il baissa la tête, pour se donner une contenance, et nota avec effroi le brassard Nazi qui ornait sa veste. Son camarade continuait à éructer, avec une joie inquiétante :

– Wir feiern den Sieg. Ein bisschen früh, aber diesmal ist das sicher ! Wir werden es schaffen.

Sébastien songea que l'imaginaire collectif, riche en féerie, fantastique, science-fiction, ne préparait pas qui que ce soit à vivre autre chose qu'un aller-retour à Issy-les-Moulineaux par jour, cinq semaines de congés et le trio mariage-divorce-remariage.

Où suis-je ? Qui suis-je ? Pourquoi ? Les questions se bousculaient. L'hypnose ! Mais oui, il se trouvait sur le divan de son psy qui avait encore tenté une nouvelle méthode. Ces types inventaient des variations thérapeutiques aussi vite qu'ils escamotaient les billets de cinquante. Il suffisait d'attendre la fin de la séance, mais Bernie-Sébastien s'avoua qu'une brasserie munichoise en 1930 était le dernier endroit où attendre quoi que ce soit.

Espérant que le miracle se reproduirait, il faussa compagnie à son camarade et retourna aux toilettes. Les plus grandes qu'il ait jamais vues. Il retrouva néanmoins la porte d'où il était venu.

Reparaître dans un champ de coton en Louisiane en 1860 ne l'aurait pas désarçonné. Mais non, il atterrit

dans un bistrot espagnol.

Oui, il s'agissait d'un bar madrilène. Il n'aurait pas su dire d'où il tenait cette information. Que les occupants du bar discutent en espagnol devait aider, mais ne suffisait pas. On parlait espagnol à Seville comme à Mexico.

Il chercha des brassards, de peur de se retrouver en pleine Espagne fasciste, mais ne remarqua rien. D'ailleurs, tout laissait à penser qu'il était tombé au 19^e siècle peut-être même avant. Rien n'avait de sens ni de logique. Qu'attendait-on de lui ?

– Hola Antonio, tienes que pagar tu vaso ! éructa un gros homme arborant une petite moustache très fine.

Sébastien songea que s'il y avait un fil rouge, un lien, l'alcool tenait la corde. À chaque fois qu'il apparaissait, un local l'invitait à payer sa tournée. Qu'il s'appelât Scott, Bernie ou Antonio, c'était toujours la sienne quand il arrivait. Dans tous les films qu'il avait vus, le héros voyageait dans le passé pour sauver des vies, éviter un massacre, lutter contre un abus et lui, lui, il se baladait de bouge en bouge pour rincer des pochtrons de toutes les époques ? Quelle injustice.

– Antonio, que pasa. No ciré pagar tu vaso ?

Anglais, espagnol ou allemand, la seule chose que lui demandaient ces autochtones temporels, c'était « Paye ton coup ». Il chercha dans ses poches pour réaliser, une fois encore, que ce corps n'était pas le sien. Beaucoup trop gros, beaucoup trop gras. *Je suis un gros lard quelque part à Madrid, quelque part dans le temps.* Il hésitait, pas très fortement, entre mettre la sienne et s'enfuir. Les deux solutions contenaient des désavantages. Mais s'il payait la sienne, il pourrait en

apprendre un peu plus sur la raison de sa présence à Madrid en... 1886 lui indiqua un calendrier en papier. L'impensable prenait vie, ce qui, paradoxalement, soulageait Sébastien. Pas la peine de paniquer, ce n'était pas possible, donc rien de grave ne se produirait. Il suffisait d'attendre. Mais attendre quoi ?

Il mima un geste circulaire avec l'index de sa main droite en désignant le comptoir, signe universel pour commander une tournée. Il trinqua avec ses nouveaux amis. Il constata qu'il parlait parfaitement espagnol ce qui ne fut pas pour lui déplaire. Ensuite Julio remit la sienne, puis Manito et de verre en verre, Antonio-Sébastien devint gris, puis bourré et enfin copieusement torché. Et il s'en foutait. Totalemment. Il finit par comprendre qu'il habitait au-dessus du bar, mais il fallut le porter jusqu'à sa chambre où il s'effondra comme la masse alcoolisée qu'il était.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il souriait. Malgré l'ulcère de collection que les quantités industrielles de Xérès et de Vermouth lui avaient donné, il se sentait bien.

– Je n'ai aucune responsabilité, pensa-t-il sans aucun pincement, ou anxiété. Je fais ce que je veux.

C'est à peu près le moment que choisit un homme plus corpulent, plus grand que Antonio-Sébastien pour faire irruption dans la pièce en beuglant des ordres mélangeant travail, bâton, sanction. Sébastien qui aurait été terrorisé en temps normal se leva jovial, poussa le gros homme, descendit l'escalier avec une prestance laissant à croire que les Xérès de la veille ne contenaient pas d'alcool, entra dans le bar, lança un « Hola ! » à la cantonade et retourna aux toilettes. Lorsqu'il poussa la porte, il rentra dans ces toilettes surprenantes et il en

ressortit en Angleterre. Pas à Londres. Non, à Bradford sauf à considérer que le propriétaire avait décidé d'appeler son pub le « Bradford's arm » à Tombouctou.

– Come on Pete, that's your turn mate.

Encore une tournée. Il fouilla dans sa poche et trouva encore de l'argent. Son sourire encouragea ses nouveaux amis à se moquer. Mais pour Sébastien la vie se présentait sous les meilleurs auspices. Je ne vais jamais rien changer au monde, certainement pas en arrivant à Bradford et ce, quelle que soit l'année. Mais il pouvait toujours boire un coup. Il pourrait même se prendre un petit truc à manger. Il n'avait pas mangé depuis 2018. Tandis qu'il payait sa tournée, il constata que ce corps-ci dénotait pas sa petitesse. Mais qu'importe, il supporterait bien quelques pintes.

Six pintes plus tard, Peter-Sébastien retournait aux toilettes pour une nouvelle excursion. Il était aussi bourré que léger. Lorsqu'il ouvrit sur le bar inédit, il grimaça. Un pays arabe. Et comme beaucoup d'occidentaux ignorants, il pensait que les Arabes étaient tous musulmans, et que les musulmans ne buvaient pas d'alcool.

– عزوز ، إنه لك

Mais le principe restait le même, il devait mettre sa tournée et alors qu'il allait commander des cafés, en arabe qu'il parlait couramment, il embrassa le lieu du regard pour découvrir des tables recouvertes de bouteilles de bière. Tout le monde buvait de la bière. Quel plaisir, quelle joie ! Il picola toute la soirée, toute la nuit avec ses nouveaux frères d'armes, il alla se perdre dans les cabarets, sans avoir aucune idée de la ville où il se trouvait ni de l'époque. Peut-être 1970, ou pas. Il ne

s'était jamais aussi bien porté, il éprouvait, pour la première fois, un sentiment de liberté totale. Que pouvait-il lui arriver ? Rien, pour ce qu'il en savait. Il pouvait bien se torcher jusqu'à midi, il n'avait aucune échéance, aucune mission. À part ouvrir cette porte de temps en temps pour recharger son portefeuille. Il prolongea d'une vingtaine de jours son périple dans des bars différents. Toujours des bars, toujours de l'alcool et toujours de quoi payer une tournée, toujours la disparition de son mal de ventre ou de tête dès qu'il franchissait la porte et changeait de pays, d'époque et de bar.

La vie parfaite. Sans angoisse du lendemain, sans peur des factures, sans inquiétude du chômage, de la guerre, de la finance, de la catastrophe nucléaire.

N'avait-il pas passé deux des meilleures soirées de sa vie dans un bar italien en 1935 en plein fascisme et au Portugal sous le général Lazar ?

Il était de partout et donc de nulle part. Son avenir se limitait, en permanence à vingt-quatre heures, quarante-huit heures maximum. Il pouvait rester plus longtemps s'il le voulait, mais l'argent partait vite. Et pas question de travailler.

Et ma vie là-bas ? se demandait-il parfois ?

Quoi ma vie là-bas ? Pourquoi y retourner ? Des angoisses, du stress, des problèmes.

De la famille et des amis aussi.

Oui. De la famille et des amis. Mais ici aussi, il avait des amis. Dans chaque lieu où il apparaissait, il semblait très apprécié. Il était aimé, très aimé même. Et, comble du bonheur, son cerveau s'adaptait à son nouvel endroit et

jamais les autochtones ne devinaient qu'il était un imposteur. Il était aimé sans inquiétude du lendemain. Aimé comme jamais.

Et moi papa, tu m'oublies pas ?

Parfois il se réveillait bien en sueur, pendant un cauchemar, mais il lui suffisait de retourner aux toilettes...

Une mort bien pensée

– Meurs, ordure ! hurla Antoine Morland avant de s'écrouler.

D'abord personne ne prêta attention à cet évènement, ce non-évènement plutôt. Antoine Morland ne détenait pas le monopole du décès par crise cardiaque suite à une grosse colère. Mais le médecin qui l'examina n'aurait su certifier la cause de la mort. Aussi ordonna-t-on une autopsie.

Antony Moret, médecin légiste aguerri, se pencha sur le cadavre. Un de plus, un de moins, cela ne changerait pas sa journée. La plupart des autopsies se ressemblaient : on ne s'attendait à rien, et on n'était jamais déçu. Antony ne trouva pas de trace de poison, le dernier repas révéla bien quelque chose : le défunt bâfrait comme un cochon et témoignait de goûts culinaires ésotériques, pour ne pas dire navrants.

Antony déroula la procédure, aussi excitante qu'une procession pour un athée.

Ce type est crevé d'une crise cardiaque, comme de nombreux gros

cons qui s'énervent tout seuls en hurlant à la mort, songeait Antony.

« Hurler à la mort », cette formulation dessina un petit rictus sur le visage du médecin. Son assistant, Antoine Foret, un homme fluët de trente-neuf ans, dont au moins trente d'aigreur et de jalousie, ne ratait jamais une occasion de tenter de le mettre en difficulté :

– Quelque chose vous amuse, monsieur Moret ?

– Pour vous, ce sera docteur Moret, comme tous les jours depuis, depuis trop longtemps, lui répondit-il dans un soupir las.

Il laissa passer une respiration et reprit :

– Et cessez d'essayer de me mettre en porte-à-faux à tout bout de champ. Je me moque comme de ma première incision de vos remarques et de vos avis.

Comme son collaborateur ne réagissait pas, Antony activa sa supériorité hiérarchique :

– C'est compris ?

– C'est compris, marmonna Antoine.

– C'est compris... docteur, conclut Antony. Et si vous vous demandez pourquoi ce gros sourire illumine mon visage, c'est sûrement parce que je viens de vous claquer le beignet. Continuons.

Antony n'attendait rien de l'inspection du cerveau et il ne trouva rien. Au niveau du cœur, qui devait clore l'investigation, il marqua pourtant une surprise assez nette.

Aucune trace d'arrêt cardiaque. Pourtant, rien de plus élémentaire que déceler un infarctus. Même un nul

comme Antoine l'aurait dépisté.

– Un problème, docteur ?

– À part votre présence, vous voulez dire ?

Antony Moret se montrait rarement mesquin, on aurait même pu le qualifier de plutôt généreux. Mais évoluer près d'Antoine Foret le rendait désagréable et méchant. Humilier ce sale type lui procurait l'équivalent d'une rémunération supplémentaire. Une sorte de bonus.

– Avec le cœur, esquiva Antoine.

– Eh bien justement non, il n'y a aucun problème avec le cœur. Tenez, dites-moi ce que vous voyez ? Enfin, si vous vous souvenez de vos cours de première année.

Antoine observa longuement le muscle, trop au goût d'Antony qui interrompit sa séance :

– Dites, vous n'êtes pas sur le marché. Vous trouvez ou pas ?

Antoine Foret qui pourtant détestait le docteur Moret ne pouvait s'empêcher de tenter de l'impressionner et se sentait toujours sous pression dès qu'il s'agissait de répondre à une de ses questions.

– Ventricule gauche et droit normaux. Sillon interventriculaire impeccable. Tissu graisseux propre. Artère pulmonaire et aorte non bouchées. Ligamentum arteriosum parfait. Truncus brachiocephalicus tel qu'attendu.

– Vous vous prenez pour Wikipédia ? Je ne vous ai pas demandé un numéro de singe savant, mais un diagnostic. Ça vient ?

Pourquoi s'évertuer à épater cet homme ? se morigéna

Antoine.

– Non, rien n'indique l'arrêt cardiaque.

– Bien, vous ne méritez pas votre salaire pour autant, mais enfin, vous avez plus d'esprit d'observation qu'une moule. On progresse. Que peut-on en déduire ?

Antoine Foret se mit à transpirer. Il n'y avait rien à déduire à part :

– Qu'il n'est pas décédé d'un infarctus, hasarda-t-il ?

Antony sourit :

– Si j'avais besoin d'une machine à radoter des évidences, je m'en serais construit une. Pourriez-vous faire preuve d'un peu de... créativité ?

– Eh bien, s'il ne s'agit pas du cœur ni du cerveau, reste l'estomac ou le foie.

– Ou les oreilles ou le tarin pour ce qu'on en sait. On persiste dans les fruits de mer, vos capacités de déductions ne dépassent pas celles d'une huître. C'est rassurant pour moi, pour vous qui souhaitez ma place depuis si longtemps, les choses se compliquent.

Antony qui lançait ses piques sans rime ni raison s'amusait comme un fou. Il faut bien égayer la grisaille, sinon on passe sa vie dans le brouillard.

Pourtant, à la fin de l'autopsie force lui fut de constater qu'il n'avait absolument aucune idée de l'origine du décès. Un homme de quarante ans qui s'écroule, apparemment sous le coup de la colère, et ne présente aucune anomalie au cerveau, au cœur, au foie ou à l'estomac, ça devenait perturbant. Il ne désirait pas afficher sa perplexité devant son assistant et contourna le problème :

– Alors Antoine ? Je pense qu’après cet examen approfondi, la cause de la mort vous apparaît aussi clairement que celle de Jésus lorsqu’il se reposait sur sa croix. Je vous donne un indice, l’ennui n’a jamais été un facteur de décès accepté par l’académie.

Antoine, persuadé que l’autopsie n’avait rien révélé, entra dans une panique totale. Il nageait dans un brouillard d’incompréhension tout comme, il voulait s’en convaincre, le docteur Moret. Mais il n’osait pas l’attaquer de front.

– Eh bien...

– Eh bien ! Vous devriez perdre cette habitude de commencer toutes vos phrases par « Eh bien ! » dans l’espoir de gagner quelques secondes. Soit vous savez, soit vous ne savez pas. Si vous ne savez pas, ayez la décence de le dire.

Cinq années dans l’ombre du docteur Moret, cinq années à tout supporter. Pour de mauvaises raisons certes, car Antoine pensait qu’en baissant la tête, on se faisait apprécier, oubliant que la seule chose que l’on obtient, c’est une scoliose, ou un torticolis. Ces cinq années, fortes de haines cuites et recuites, trouvèrent leur acmé à cet instant précis et Antoine abandonna toute prudence, toute patience et toute retenue.

– Mais tu commences à me faire chier espèce d’enculé de médecin de mes couilles ! Toujours à m’humilier, à me rabaisser, à m’emmerder.

Si Antoine avait observé Antony à cet instant, il aurait noté du respect sur son visage. S’il avait remarqué ce respect, peut-être se serait-il arrêté là, mais il ne voyait plus rien aussi continua-t-il :

– Je voudrais que tu crèves enculé, que tu crèves !

Antoine Moret partit sur ces piètres mots. Il tomba, comme foudroyé, sur le sol froid de la salle d'autopsie.

Antony en resta figé. Se pouvait-il ? Il reprit ses esprits, appela les secours, tenta un massage cardiaque, puis constata l'inéluctable.

L'autopsie qu'un collègue réalisa lui confirma ce qu'il avait pressenti. Aucune cause apparente du décès. Il hurlait à la mort comme l'autre con. Ah ! bah voilà le seul point commun : *ils avaient souhaité la mort de quelqu'un et cané dans l'instant.*

Le cas respirait l'absurde. Et l'impossible. Si tous ceux qui désiraient la perte d'un autre décédaient dans la seconde, le surpeuplement et le chômage de masse ne seraient bientôt plus que des mauvais souvenirs. L'humanité entière ne serait qu'un mauvais souvenir.

Le soir, les informations ne notèrent aucune hausse alarmante de la mortalité. Il y avait donc autre chose. Mais quoi ? Il lui manquait un troisième cas pour confirmer son diagnostic. On n'annonce pas la fin du monde après deux cadavres un peu louches.

Lorsque le lendemain, on lui livra un troisième macchabée dont l'autopsie l'amena à une conclusion identique, sa conviction fut faite : souhaiter la mort des gens pouvait s'avérer fatal. Restait une question, ou plutôt, un doute : fallait-il penser la mort, la désirer ou la proférer ? Cette dernière possibilité expliquerait le peu de décès. Même empêtré dans sa haine, on ne passait pas ses journées en hurlant aux autres qu'on les voudrait canés.

Encore qu'il pouvait songer à quelques endroits, autour

de Medellín peut-être, ou dans certains quartiers chauds où il imaginait des menaces de mort quotidiennes. Cela ne collait pas. Et là, un flash. Il reprit ses dossiers. Antoine Foret, Antoine Morland et Antoine Picot. Trois Antoine. Comme avait-il raté l'évidence ? Sûrement parce qu'il cherchait depuis toujours à ne pas personnaliser les gens qu'il autopsiait. Il tranchait le foie du patient 1, soupesait le cœur du numéro 2 et tripotait la boîte crânienne du 3. Rien de plus.

L'aspect improbable, pour ne pas dire impossible de sa découverte, ne le frappa pas plus de quelques minutes. Peut-être car il pensait pouvoir prouver sa théorie.

– Bonjour, mon oncle, c'est Antony.

– Ah, petit bon à rien, tu appelles encore pour vérifier que je suis vivant ? J'ai bien l'intention de durer plus longtemps que toi, fumier.

– Allons, calme-toi, je pensais passer chez toi pour discuter.

– Discuter de quoi, enfoiré !

– Très bien, j'arrive.

Antony se rendit chez son oncle, qu'il n'avait pas vu depuis l'enterrement de sa tante. Le vieil homme mélangeait harmonieusement syndrome d'Asperger et de la Tourette. En tous cas dans les symptômes parce que personne n'avait jamais rien trouvé côté médical. Antony avait toujours répondu à la médiocrité, la bêtise par une surenchère de stupidité. Il se sentait le torero des gros cons, ne pouvant s'empêcher d'agiter le chiffon rouge de son ironie devant leur imbécillité. Tester sa théorie sur cet atrabilaire pourrait s'avérer un exercice intellectuel satisfaisant. Bien sûr, la

confirmation de son intuition se traduirait par la mort de son parent. Un sacrifice pour la science.

– Qu'est-ce que tu me veux, espèce de bon à rien ?

– En voilà une manière d'accueillir son neveu bien-aimé.

– Bien-aimé mon cul, tu attends que je crève, c'est ça ? Tu peux te gratter.

– Absolument pas mon oncle chéri. Au contraire, je te souhaite une longue vie. Je te souhaite de vivre centenaire et de profiter de toutes les douleurs, désagréments, renoncements, humiliations qui iront avec.

Antony affichait son plus beau sourire, ce qui rendit encore plus fou de colère le vieil acariâtre.

La discussion, ou plutôt les deux monologues s'entrechoquèrent quelques minutes supplémentaires jusqu'à ce que l'oncle d'Antony profère la menace décisive :

– Si tu pouvais crever, espèce de petit con. Crève tiens, crève !

Le sourire d'Antony apparut et se figea tandis qu'il tombait à la renverse. Sa dernière seconde sur terre lui permit de comprendre que sa théorie s'avérait sinon fausse, approximative. Il aurait l'éternité pour réfléchir à ce qu'il avait raté.

La taille du doute

Adrien mesurait un mètre cinquante et il continuait de rapetisser malgré l'enjeu. Lorsqu'il sortit de son immeuble, il attendit que la rue soit déserte pour s'engouffrer dans une bouche de métro. Il réalisa, dès qu'il pénétra dans la station, qu'il y croiserait trop de monde. De fait, son wagon, sans être bondé, abritait une bonne trentaine de personnes. À vue d'œil, quelques-uns lui rendaient bien deux ou trois centimètres, mais il se cogna dans un géant qui frôlait le mètre quatre-vingt-dix. Le goliath le toisa et Adrien perdit un centimètre dans l'opération. Il scruta la rame pour débusquer un individu plus petit que lui et s'approcha naturellement du vieux monsieur d'un mètre trente. Il le regarda avec une commisération feinte, mais l'ancêtre n'était pas d'humeur et se redressant :

– Ça va bien, je sais ce que vous cherchez. Ça ne prend pas, pas aujourd'hui. Il y en a marre !

Adrien recula, rougit et aurait voulu se cacher de honte. La disparition d'un centimètre supplémentaire l'y aida un peu. Il descendit du métro trois stations plus loin et

sa taille devait taquiner le mètre quarante-cinq. La situation virait au dramatique. Adrien songeait à annuler son rendez-vous lorsqu'il croisa un ancien collègue, qu'il n'avait pas vu depuis trois ans.

– Frédéric, Frédéric, cria-t-il.

Ledit Frédéric feignit de ne pas entendre et continua sa route, indifférent. L'occasion était trop belle et Adrien accéléra pour se mettre à son niveau :

– Salut, Frédéric, tu vas bien ?

– Ah, salut Adrien, ça va merci.

– Tu as perdu du poids, non ?

La méchanceté de la question heurta les deux hommes. Lorsqu'Adrien travaillait avec Frédéric, ce dernier mesurait plus d'un mètre quatre-vingts. Un vrai confit d'arrogance. Il devait peser dans les quatre-vingts kilos. Or, Adrien l'avait à peine reconnu maintenant qu'il atteignait péniblement un mètre au garrot pour cinquante kilos. Si Frédéric affichait trente kilos de moins, il n'en était pas moins devenu obèse.

– Très amusant, grimaça Frédéric.

Adrien continuait à marcher à ses côtés. De le voir, lui, ce grand con méprisant, réduit à l'état de nain humilié était un plaisir dont il ne pouvait se passer aujourd'hui. Lorsqu'il le quitta, après avoir lancé deux ou trois piques supplémentaires, il devait mesurer un peu plus d'un mètre cinquante.

Tout redevenait possible, songea Adrien. Pour lui et pour Hélène. Cela n'empêcha pas la lassitude de s'emparer de lui. Pourquoi fallait-il toujours se battre ? Cela faisait maintenant plus de vingt ans qu'Adrien

luttait quotidiennement. Il était parvenu à sa taille adulte vers dix-huit ans. Dix-huit années de bonheur, rétrospectivement, sans angoisse, sans se demander combien il toiserait le lendemain. Mais depuis qu'il avait atteint, comme tous les humains, son mètre soixante-quinze, jamais, pas une seule journée, il n'avait mesuré plus. Il oscillait régulièrement entre un mètre cinquante et un mètre soixante-cinq, jamais plus. Pourtant il avait tout essayé. Les thérapies pour gagner en confiance, les médicaments, les livres. Il avait partagé le quotidien de gens en détresse totale, pour se remonter le moral. Parfois, il décidait de lézarder, de rester chez lui, sans se mettre aucune pression, juste profiter de la vie, un livre, une bière et alors il grandissait jusqu'à un mètre soixante-cinq. Mais au moment de se coucher, il gambergeait : « Qu'est-ce que tu as fait de cette journée ? Rien ! Tu as perdu ton temps, gâché ta vie ! » et il se réveillait à un mètre cinquante. Rien n'y faisait, il ne gardait jamais confiance en lui assez longtemps pour atteindre un mètre soixante-quinze. Il lui semblait pourtant que s'il retrouvait cette taille, s'il cessait de lever la tête pour parler aux autres, une certaine assurance lui reviendrait naturellement. Il fallait juste tenir alors qu'il lâchait toujours. Malgré Hélène.

Ce jour, il défendait un projet important devant des investisseurs. S'il réussissait, il était persuadé de grandir jusqu'au gabarit fatidique. Pour cela, encore devait-il se présenter avec une stature décente. Personne ne confierait son argent à un type affichant un mètre cinquante. Il devait impérativement toiser plus d'un mètre soixante-cinq. Sa rencontre avec Frédéric le rapprochait, mais pas assez. En se rendant à son entretien, il croisa essentiellement des gens plus petits que lui. Une chance incroyable. Il reprenait foi en lui. À

ce rythme, il démarrerait la réunion à un bon mètre soixante-dix.

Lorsqu'il pénétra dans le hall de l'immeuble où il devait défendre son projet, il tomba sur une réceptionniste tutoyant les deux mètres.

Qu'est-ce qu'elle fait à ce poste avec une assurance pareille ?

Semblant lire dans ses pensées, elle lui sourit gentiment :

– Je remplace un ami, rien de plus.

Il sortit son PC, vérifia le projecteur, tout était en place. Il ne dépassait pas un mètre soixante-cinq, mais cela suffirait. Comme il prendrait de la confiance pendant son exposé, il finirait certainement à un mètre soixante-quinze ou plus et l'effet s'avérerait saisissant pour les investisseurs qui, il n'en doutait pas, lui remettraient leur argent les yeux fermés. Il gagna un centimètre à cette pensée.

Enfin quatre hommes et deux femmes firent leur entrée. Adrien n'en revenait pas : tous en dessous du mètre quarante. *Des nains, les investisseurs sont des nains ! C'est incroyable.*

Et il prit alors conscience qu'il était beaucoup plus grand qu'eux et que s'il continuait à croître, cela pouvait devenir contre-productif. L'angoisse le réduisit un peu, à peine assez.

Puis, tentant le tout pour le tout, il se lança, oubliant sa taille, ses problèmes. Il les convainquit aisément et rentra chez lui, du haut de son mètre quatre-vingts. Il avait enfin réussi. Il venait de pénétrer dans le cercle des winners !

Il ne tenait plus d'impatience : il devait en parler à sa femme. Il devait faire l'amour à sa chérie. Il allait pouvoir la porter dans ses bras. Les larmes lui montaient aux yeux : son amazone, il allait soulever son amazone. Elle qui lui avait si souvent reproché d'être si petit.

– Je t'ai connu à un mètre soixante-cinq, tu étais une promesse de mètre quatre-vingts. Maintenant, lorsque tu touches le mètre soixante-dix, tu me parais un fraudeur.

Mais ce soir, il allait lui montrer. Il entra dans l'appartement en silence, chercha Hélène, ne la trouva pas, essaya le téléphone, rien non plus, alla se servir une bière dans la cuisine et lut sur la table :

– J'ai bien réfléchi. Je dois être la cause de tes problèmes de taille. Je te castre. Je m'en vais. Oublie-moi.

Une pensée mécanique

Adam allait expliquer que « C'est la faute des immigrés » lorsqu'une voix mécanique l'interrompit d'un *C'est la faute des immigrés*. Il observa la tablee, cherchant à déterminer d'où venait le son. Son oncle parut surpris, tout comme sa nièce, ses cousins, cousines, ses parents, tout le monde s'arrêta, mais personne ne fut à même de trouver l'origine de ce bruit.

Alors Jean, son oncle bien aimé, reprit « Mais oui, tu les vois bien les migrants » et avant qu'il ne termine sa phrase, Anne, l'anarchiste de service lança « Ce ne sont pas des migrants mais »... *des réfugiés*. Et les derniers mots provenaient de la même voix métallique qui avait interrompu Adam.

Tout le monde s'observa. Cette deuxième intervention levait le doute sur la première, enracinait la stupeur. Mais aucun des membres de la famille ne comprenait d'où venait le bruit. La mère d'Adam tenta :

– Il y a un ventriloque parmi nous ? ponctué de quelques rires gênés.

« Ce sont peut-être des réfugiés, mais la vérité c'est que »... *Ce sont des dangers publics !*

Pour la troisième fois, la voix terminait une phrase.

Enfin, on se tourna vers Benjamin, l'ami de Anne.

Après tout, on ne le connaissait pas lui. Il sortait avec Anne. Il appartenait à cette sale race de « gauchisses » comme on disait dans la famille. Mais comme il souriait, aussi nerveusement que niaisement, et qu'il était difficile d'affirmer que la voix provenait de son coin, on se désintéressa de lui. D'où venait-elle d'ailleurs cette voix ? Elle tombait comme si elle arrivait du ciel, mais un effet spatial digne d'un film empêchait d'en identifier avec précision l'origine.

La mère d'Adam songea que ces interruptions détendaient l'atmosphère et évitaient que les conversations s'enveniment trop rapidement. Mais l'oncle Jean restait bien décidé à obtenir le dernier mot :

– Ce qui se passe, c'est qu'on est trop bon avec eux.

– Eux, mais eux... *Ce sont des êtres humains aussi !*

Encore la voix. Anne se renfrogna. Qu'est-ce qu'il était humiliant de se faire terminer ses phrases, sous son nez !

Elle fusilla du regard Jean qui, s'il appréciait ce soutien inattendu, ne s'en méfiait pas moins.

– Ah, tu vois, tu répètes de telles banalités qu'une machine les dit à ta place. Tiens, laisse-moi donc finir. Tes migrants là, ils sont comme nos Arabes, un jour... *Ils nous remplaceront tous.*

Le rouge monta aux joues de Jean, pris en flagrant délit,

qui goûta peu cette nouvelle intervention.

Anne ne lâcha rien :

– Il n'y a pas que moi qui profère des platitudes.

La grand-mère Anita observait la tablée en souriant. Ces interruptions l'amusaient et changeaient des sempiternelles discussions de famille, tournant autour des trois mêmes sujets, le racisme, les politiques et le football, trois sujets qui déclenchaient invariablement les mêmes querelles stériles. Elle était la seule à apprécier le moment, la mère d'Adam commençant à s'inquiéter devant cette voix divinatrice.

Le père d'Adam en profita pour se lancer dans la mêlée :

– Allez, arrêtez avec vos histoires de migrants. Parlons sérieusement. Vous voyez qui pour la gauche ?

Sa femme s'empessa de continuer :

– De quelle gauche parles-tu ? *De la gauchiasse ?*

Et elle laissa mourir sur ses lèvres les mêmes mots qui sortaient de nulle part.

Cette fois, ce n'était plus possible ! Alors sur chaque sujet, pour chaque membre de la famille, on allait finir leur phrase.

– On peut lire dans les pensées des gens maintenant ? s'étonna-t-elle à haute voix.

– Le terme de pensée me paraît un peu flatteur pour qualifier les propos qui se tiennent autour de cette table.

Ben, l'ami d'Anne venait de prendre la parole, sur le ton neutre de l'observateur.

– Dis donc, d'où tu te permets ? lancèrent Jean et Adam en choeur. On t'invite chez nous et tu nous insultes ?

– Je ne fais que constater ce que remarque la machine.

Et il posa sur la table un petit boîtier.

– Allez-y continuez à parler.

– Quoi, quoi, continuez à parler, tu crois qu'on peut parler sur commande, comme ça ?

– Oui, je crois.

– Oh non, mais je te jure, ces jeunes vraiment, ils n'...
ont plus de respect, de mon temps c'était autre chose.

L'engin infernal venait de libérer la phrase tandis que les lèvres de Jean remuaient pour former les mêmes mots.

– C'est de la sorcellerie ? demanda la mère d'Adam, tandis qu'elle se reculait de la table.

– Oh non, aucune sorcellerie, sinon l'envoûtement qui s'est abattu sur l'humanité entière pour qu'elle se rétrécisse, qu'elle amenuise ses pensées au point de se révéler si prévisible.

Le père et le frère observaient avec inquiétude la boîte et avec méchanceté son détenteur.

– Tu vas t'expliquer dis ? Sinon...

Anne ne lui témoignait pas non plus beaucoup de chaleur, son appareil l'ayant par deux fois interrompu.

– Ce petit boîtier n'est rien d'autre qu'une base de données. Il contient les phrases les plus bateaux, celles qui viennent toujours en réponse aux arguments les plus classiques. Avec un peu d'Intelligence Artificielle pour s'adapter à la manière de parler de chacun. Je l'ai

créé pour montrer aux gens à quel point ils ne pensent plus par eux-mêmes, mais pas automatisme. Cet appareil, activé dans une conversation, s'il se met en route prouve que nous ne pensons pas, mais choisissons des éléments prépensés pour nous.

– Ah, et toi, le mariole, tu es plus fort que tout le monde et tu penses tandis que nous, les perroquets, on répète c'est ça ?

Il embrassa la table du regard, leva un sourcil interrogateur :

– Peu importe ce que je pense, le but n'est pas de se moquer. Mais de constater. Allez-y, essayez d'avoir une discussion sur un sujet politique, vous verrez que tous les arguments que vous développez s'enchaînent soigneusement, comme si d'autres personnes parlaient. Si cela ne vous gêne pas, vous devriez vous interroger sur vous-même.

– Encore un truc de gauchiste, lança Jean.

– L'appareil fonctionne avec tous les types d'arguments préparés. De gauche, de droite ou pas.

La perplexité laissait tout un chacun coi. Puis :

– C'est dangereux ton bourrier là, moi je dis... *qu'il faut l'interdire.*

Alors Benjamin, tout fier, afficha son sourire le plus assuré :

– Vous savez ce n'est pas dangereux... Et la voix métallique de conclure : *en soi, ce n'est qu'un outil.*

Un suicide vivifiant

31 décembre. Aimé haïssait le 31 décembre. Cette injonction à aimer, à s'amuser, à mettre de côté ses problèmes l'insupportait. De quel type de problèmes s'extrait-on sur commande ? Panaris, ongle incarné ? Aimé méprisait celles et ceux qui passaient l'année à se plaindre et trouvaient, comme par enchantement, la force, ou la faiblesse plutôt, de se divertir lorsqu'ils en recevaient l'ordre.

Aimé sourit néanmoins, car cette année il n'aurait pas à souffrir cette cérémonie consternante. Cette année, il partirait, enfin. Plus rien ne le rattachait à cette vie. Il espérait, pour peu qu'il espérât encore quoi que ce soit, qu'on ne mettrait pas sa décision sur le compte de la maladie mentale ou du geste irréfléchi. Aucun geste n'avait été plus pensé, soupesé que le sien.

Trois cent soixante-cinq jours qu'il tournait autour. Trois cent soixante-cinq jours depuis qu'elle l'avait quitté, trois cent soixante-cinq jours depuis que sa seule raison d'être avait disparu. Il n'avait vécu que pour son bonheur et il avait totalement échoué. Son ratage, par

son ampleur, ne laissait aucune place au doute, au regret.

D'autant que sa femme, éteinte, malheureuse auprès de lui, avait retrouvé le goût de la vie dans ce monde meilleur qu'était son monde sans lui. Il en avait d'abord conçu une jalousie considérable, puis un soulagement aussi énorme : elle était heureuse. Au moins, il avait réussi cela. Pas directement, pas volontairement, mais finalement, puisque sa disparition avait rendu sa femme heureuse, il aimait à penser qu'il contribuait un petit peu, par son absence, à son bonheur actuel. Restait un doute : et si sa disparition portait atteinte à la félicité de son ex ?

Non, il avait beau y revenir sans cesse, il prenait conscience que seul son ego s'exprimait. Et puis, la lettre longue et circonstanciée qu'il laissait en guise d'héritage dédouanait tout le monde et, de manière particulièrement subtile, sa femme. Ou plutôt l'ex-femme de ce qui allait devenir son ex-vie.

Une dernière question le taraudait, sans qu'il puisse y trouver un enjeu : devait-il se suicider avant ou après le Nouvel An ? Il opta pour la nouvelle année, sans savoir pourquoi d'ailleurs.

Enfin, en ce premier janvier, quelques heures après le début de l'année, il ingurgita la mixture capable, toutes ses lectures en attestaient, de tuer un éléphant. Satisfait, il s'allongea dans sa chambre, ferma les yeux, laissant l'image de sa femme s'imprimer, pour qu'elle fût la dernière qu'il emporta.

Lorsqu'Aimé ouvrit les yeux, il mit du temps à se remémorer les événements de la veille. Ou de l'avant-

veille d'ailleurs ? Il consulta son implant : il avait dormi trois jours. Dormi ? Comment était-ce possible ? Où était-il ? Tandis qu'il cherchait une explication un doctobot pénétra dans sa chambre :

– Bonjour, monsieur. Alors, on a eu une petite faiblesse ?

L'air patelin de cette machine l'insupportait.

– Faiblesse ? Au contraire ! Un accès de force ! Et pourquoi suis-je encore là ?

Le sourire s'agrandit, tout comme l'énervement d'Aimé.

– Votre implant monsieur, votre implant vous a sauvé la vie. À l'instant de votre prise de médicaments – et il marquait la désapprobation sur le terme médicaments – il nous a indiqué votre geste, votre localisation. Sept minutes plus tard, nous vous injections les premiers lavements et vous voilà propre comme un sou neuf.

L'implant ? Mais il l'avait désactivé !

– Mais, je ne comprends pas, vous n'auriez pas dû pouvoir m'identifier.

– Et pourquoi donc ? s'enquit mielleusement la machine.

– Mais pour respecter ma volonté. Il y a quand même le droit de se couper du monde ! Surtout quand on veut s'en extraire !

La colère et l'indignation dévoraient Aimé.

L'androïde afficha son air le plus nacré :

– Nouvelle année, nouvelle loi, vous savez bien.

– Qu'est-ce que les nouvelles lois ont à voir avec mon

geste et mon implant ?

Aimé, s'il n'avait été si faible, aurait fracassé l'écran qui simulait un visage de médecin faussement navré :

– Loi de protection totale monsieur, loi de protection totale. Vous avez voté, comme tout le monde, non ?

Oui, non, peut-être, il ne se souvenait pas. Il n'avait pas dû participer, lui qui avait passé son année à préparer sa sortie.

Affectant la déception vis à vis de ce patient apolitique, l'engin reprit :

– Protection totale, c'est pourtant clair. Cette loi vous protège partout et tout le temps.

– Je ne comprends rien et ne vois toujours pas le rapport. J'avais désactivé mon implant.

– Comment voulez-vous qu'on vous protège si vous coupez votre implant ?

– Oui, eh bien c'est mon problème.

– Plus maintenant. Depuis la loi de protection totale, c'est le problème de tout le monde et particulièrement du gouvernement et bien sûr des forces de l'ordre et des médecins.

Aigreur et sueur recouvrirent Aimé tandis qu'il saisissait peu à peu sa situation.

– Vous voulez dire qu'on ne peut plus se déconnecter ?

– Pas exactement. Vous pouvez ne plus recevoir d'informations, mais vous en envoyez toujours.

Aimé respira longuement. Il laissa la peur refluer jusqu'à ce que le sens commun reprît le dessus. Il utiliserait une

méthode plus expéditive la prochaine fois, voilà tout. Car sa détermination demeurerait intacte, et il en éprouvait une joie vivifiante. Ce n'était pas un caprice. Il désirait mourir.

Aimé observait le pistolet. Un antique magnum 44. Une balle suffirait à lui ouvrir la tête en deux. Pas de risque de se rater. Au soulagement de disparaître, d'accomplir ce qu'il considérait maintenant comme son destin, s'ajoutait la colère d'avoir échoué à la première tentative.

Il inspira longuement, colla l'arme contre sa tempe et appuya sur la gâchette. Ou plutôt, il essaya d'appuyer sur la gâchette. Son doigt refusait d'effectuer le geste salvateur. D'abord il ne comprit pas. Il insista, essaya encore et encore. Pas moyen. Il changea de main, mettant sur le compte du stress peut-être la paralysie de son doigt, mais la main gauche réagissait à l'identique. Impossible de tirer. Il n'en revenait pas. Était-ce la loi de protection totale ? On ne pouvait tout de même pas l'empêcher de se suicider. Et pourquoi ne pas lui avoir interdit de boire le premier cocktail mortel ? Peut-être car la loi n'était pas encore bien appliquée. La colère céda rapidement place à la panique : et si, et s'il ne pouvait plus se donner la mort ? La chaleur de son corps le brûlait, l'angoisse le dévorait : « Non, ce n'est pas possible, vous ne pouvez pas m'enlever ça, non, c'est mon dernier droit, enfin, ma dernière envie, sans ça, sans ça, je vais devenir fou ». Il tournait en cage dans son petit studio. Répétant « Pas ça, pas ça », puis s'adressant à un dieu invisible auquel il ne croyait pas mais qui prenait la forme de cette loi de protection totale : « S'il vous plaît, pas ça, pas ça ».

Très bien, puisqu'on l'empêchait de réaliser son rêve, il allait y travailler plus dur. Il effectua d'autres tentatives pour des résultats similaires : toute pensée consciente visant à le faire mourir était inhibée avec une rapidité désarmante. Il avait alors cherché des endroits sans connectivité pour finir par se créer une cage de faraday chez lui. Pour s'apercevoir que les directives se trouvaient dans sa tête. Elles devaient être mises à jour régulièrement, mais réseau ou pas réseau, il n'était plus libre de mettre fin à ses jours.

Pourtant, il devait y avoir une solution. Aimé passait ses journées à rôder sur le réseau, en quête d'une faille, d'un forum où les membres dévoileraient la même problématique. Mais les sites étaient caviardés, les pages proposant des astuces de contournement détruites et il se sentait comme Sisyphe. Enfin, il crut trouver un moyen : une technique ancestrale de méditation bouddhiste permettant d'agir sans en avoir conscience. La joie qu'éprouva Aimé en parcourant les détails balayait toutes les émotions qu'il avait subies depuis des mois, sinon des années.

Bien sûr, il faudrait s'entraîner. On n'atteignait pas ce niveau de double conscience en trois semaines. Aimé s'entraînerait.

Après trois mois de pratique intensive, acharnée, Aimé se sentit capable de tenter son premier essai.

Il se rendit dans le métro, en fin de quai. Il prit sa respiration, appliqua ses méthodes complexes et il se jeta sous la rame qui arrivait à pleine vitesse.

Aimé ouvrit les yeux et reconnut tout de suite, sinon la chambre, l'hôpital. Comment, comment était-ce possible ? Ce qu'il avait pris pour de l'angoisse et de la peur les fois précédentes, n'était rien à côté de ce qui le consumait actuellement. La panique le dévorait. Il se touchait, palpait son corps à la recherche d'une blessure, d'une séquelle. Il se sentait bien nauséeux mais n'aurait su sur le compte de quoi mettre cette sensation.

Le doctobot pénétra dans la chambre et Aimé prit conscience de son échec, de son triple échec.

– Bonjour monsieur, encore parmi nous ? Il ne faudrait pas que cela devienne une habitude.

– Mais, comment ? Je suis certain, absolument certain que, que je me suis jeté sous le métro.

Le docteur l'observa comme on observe un enfant qui a fait une grosse bêtise.

– Et de fait, vous avez sauté.

– Mais alors ?

– Vous ne vous intéressez pas au monde dans lequel vous vivez. D'où débarquez-vous, monsieur ?

– Mais quel rapport avec le monde dans lequel je vis ? Ce qui m'intéresse, c'est le monde dans lequel je veux mourir !

– La loi de protection totale ne serait rien sans notre capacité presque illimitée à vous réparer.

– Mais mon corps réduit en bouillie ?

– Remplacé par une enveloppe que nous élevons dans nos laboratoires. Ne faites pas l'enfant, vous savez bien qu'on peut produire des clones depuis, oh, depuis des

décennies.

– Mais et l'esprit ?

– Stocké grâce à l'implant. Alors bien sûr, vous allez souffrir de désynchronisation pendant quelques jours, nausée, trouble de la pensée, de la mémoire mais dès que votre nouveau corps et votre nouvel esprit seront resynchronisés, vous reprendrez votre vie comme avant.

L'absurde de la situation le disputait à son horreur.

– Vous êtes en train de me dire que je ne peux pas me suicider ?

– Je ne vous le dis pas, je pense vous l'avoir prouvé.

– Mais pourquoi ? Vous traitez les gens comme de la merde, les confinez dans des petites boîtes, les sous-payez, les harcelez, les humiliez et lorsqu'ils veulent partir, vous, vous les empêchez ? Ça n'a aucun sens.

– Décidément monsieur, vous n'êtes pas très versé dans l'histoire, sinon vous comprendriez qu'au contraire, cela a beaucoup de sens. Sur ce, je vous souhaite une belle et longue vie !

Trop grand, trop vite

Je sens bien qu'il m'arrive un truc, un truc pas normal du tout. C'est pas l'alcool, parce que, si je réfléchis, se réveiller avec de l'alcool dans le sang, c'est presque la routine. Les yeux qui piquent j'ai l'habitude, mais, mais qu'est-ce que c'est que ces paluches de basketteur ? Merde, j'ai des mains, je pourrais dormir dedans. Je me lève d'un bond, le bond du pochtron au saut du lit, genre Jeanne Calment en équilibre sur un ballon de football. Et je découvre que j'ai le vertige. On dirait que je me tiens sur mes épaules tellement je suis grand.

J'imagine que dans une situation comme ça, on peut se mettre à flipper. Mais dans ce sens-là, ça me va bien. Tu te couches Michael Jordan, tu te réveilles Passe-Partout, t'as le droit de déposer plainte, mais dans l'autre sens. Du coup, je panique pas, je me marre. Je me traîne de la chambre au miroir de la salle de bain en enchaînant les « Oh oh oh » rigolards, et plus je prends conscience de mon corps, plus je me gondole. Même quand je constate dans la glace que la tête qui m'observe m'est inconnue, je continue à me bidonner jusqu'à presque

étouffer de rire. Je braille dans cet appartement qui n'est pas le mien :

– Ha ha ha ! Je suis un géant, un géant ! Ramenez vos tronches, bandes de nains, je vais vous raccourcir ha ha ha !

Ça me tient une bonne heure. Les voisins, s'il y en a, doivent penser que le grand con du troisième a encore pétié un plomb. Qu'ils viennent me le dire en face et je leur claque le beignet ! J'ai toujours su que si j'étais grand, je serais con. Je n'ai pas l'intention de me décevoir.

Je me suis baladé dans l'appart histoire d'en apprendre un peu plus sur moi. Pas grand-chose à se mettre sous la dent. Piaule de célibataire, qu'aime bien la muscu. Génial, je suis un géant balèze.

Je jette un oeil sur les haltères. En mode normal, elles sont plus lourdes que moi. Mais là, j'avance mon énorme paluche au bout de mon bras en forme de rondin de chêne et je soulève ces vingt kilos comme si c'était des Kinder Bueno, sauf que c'est nettement meilleur. Le pied.

Je ne trouve rien d'autre dans l'appart, et je m'en fous, l'important c'est l'extérieur. Je ne sais pas combien de temps ça va durer alors autant en profiter. Pas envie de revenir à mon ancienne vie. Pourtant je devrais m'en inquiéter, m'y intéresser à tout le moins; mais je veux juste utiliser ces battoirs tant que je peux.

Douche, fringue, je sors.

Mais pour quoi faire ? Qu'est-ce que je pourrais bien branler ? J'ai jamais vraiment réfléchi à ce que je bouinerais si j'étais balèze.

Je passe devant une boulangerie pleine de monde. Je rentre. Je dois bien mesurer deux mètres et je me suis pesé, j'envoie cent quinze kilos. Cent quinze putains de kilos de muscles ha ha ha, j'ai failli éjaculer de bonheur quand j'ai reluqué la balance.

Je m'explode le crâne sur le haut de la porte en entrant.

– Ha ha ha, génial ! je beugle en me bidonnant.

Les clients se retournent, lèvent la tête pour voir ce qui se passe. Ils lèvent la tête !!! Pendant qu'ils jaugent la bête, je double tout le monde et je commande un croissant.

Je jette un regard circulaire : ils ont envie de protester, mais ils n'osent pas. Quel pied ! Je leur balance un sourire bien foutage de gueule et il y en a un qui s'oublie. Le genre teigneux, comme j'étais. Ah putain, ça pourrait être moi :

– Ça le dérangerait de faire la queue comme tout le monde ?

Je me retourne et je m'avance à le coller et quand il a son visage contre mon nombril, je lui dis :

– Il veut peut-être créer une nouvelle phrase avec un vocabulaire plus choisi ? Je suis tout ouïe ?

Il a sa tronche enfouie dans mon t-shirt, alors je le devine à peine. Je me recule un peu :

– Je peux t'aider à mettre les mots dans le bon ordre ou on se fout sur la gueule directement.

Je lis bien dans son regard qu'il n'imaginait pas le truc comme ça, que d'habitude les grands sont plus coulants, plus longs à démarrer :

– Je te le dis, moi je préfère qu'on se frite.

Il y a de la douleur dans ses yeux, et de la réflexion aussi. Il est en train de peser le pour et le contre : perdre la face ou perdre ses dents de devant.

– Ah pardon, je n'avais pas vu que vous étiez dans la queue.

Il tente de s'en sortir sans trop de casse, de ménager la chèvre et le chou. Avec un grand normal, ça aurait pu passer :

– Mais, j'y étais pas. J'ai grillé tout le monde. Et c'est pour ça que tu m'as mal parlé. Du coup, comme échappatoire, je trouve que t'as l'excuse un peu cul-de-jatte, limite faux cul. Faudrait que tu te décides.

Je pourrais le prendre dans mes bras tellement sa souffrance me touche, tellement je la connais. Je le serrerais et je lui dirais « Mais te bile pas mon nain, je sais ce que t'as et c'est déjà bien d'être arrivé si loin ». C'est d'ailleurs ce que je fais avant de sortir en laissant un parterre de clients pétrifiés.

Je marche la tête haute, les pectoraux en avant, et les gens se retournent sur mon passage. Ah le panard.

Je me repère assez vite, je suis dans le 12e. Pas fan de cet arrondissement, je vais rentrer dans le mien, histoire d'évoluer en terrain connu. Je prends le métro et je me mets au milieu de l'escalator. Je bloque bien tout le monde. Ça rate pas, y en a un qui gueule:

– S'il vous plaît ?

Je pivote la tête :

– Oui ?

Il est énervé, mais aussi conscient de ma taille :

– Je voudrais passer.

C'est un escalator assez long.

– Ben passe.

Il comprend plus trop où je veux en venir, il se ratatine un peu :

– Faudrait, faudrait que vous vous écartiez.

– Je suis trop gros ? C'est ça que tu dis ? T'es bien bien sûr que c'est le message que tu veux me faire passer ?

Il était déjà pas grand, mais là il disparaît. Je me retourne, satisfait :

– J'avais cru entendre quelque chose, mais je dois avoir des hallucinations.

Je suis bien. Je suis heureux. Pourtant, je me contente de bien peu. J'ai changé de peau et ça ne semble même pas me perturber. Si ça se trouve, je suis mort et je suis comme un con à faire le beau parce que j'ai trente centimètres de plus que le pékin moyen. Mais en arrivant à Jacques Bonsergent, je suis revenu à une humeur plus légère. Après tout, je peux rien y faire. Le plus simple reste de profiter et s'il y a une quête à la Indiana Jones à mener, j'ai le physique qui va bien, ha ha ha !

Et là, je me suis arrêté. D'où je pouvais être relax, comme ça ? Je n'avais jamais été zen, j'étais même l'archétype du mec stressé. Alors le fait d'être grand et balèze m'aurait rendu détendu, comme ça, dans la seconde ? Détendu jusqu'à la connerie, parce qu'il faut quand même en tenir une couche pour passer sa journée sur la partie gauche d'un elevator quand on est

dans le corps de quelqu'un d'autre. Et ça m'a frappé, comme une évidence, j'étais pas devenu que grand, j'étais aussi devenu con. Merde, j'étais peut-être aussi con que grand... C'est le moment que choisit un nain pour me bousculer et devant son air effaré, alors qu'il était presque à s'agenouiller pour s'excuser, j'ai pensé que je serais peut-être un connard, mais qu'au moins, on me respecterait.

Arrivé dans le dixième, j'ai réfléchi à ce que je pourrais faire pour faire chier le monde. J'ai pas mis longtemps à trouver. Je suis rentré dans une autre boulangerie, vide celle-là. Une boulangerie où c'est une machine qui rend la monnaie. Je déteste ça.

– Une baguette, s'il vous plaît.

– Ordinaï...

– Tradition.

– Un euro vingt.

J'ai tendu mon billet de dix euros. Elle a appuyé sur un bouton et la machine a craché huit euros quatre-vingts.

– Merci, au revoir.

Je l'ai fixée :

– Je veux ma monnaie.

Elle a levé la tête, toujours souriante :

– Mais elle est là.

– Oui, mais moi je donne de l'argent à un humain alors j'aimerais que ce soit un humain qui me la rende.

J'avais déjà tenté cette manœuvre d'intimidation quand j'étais nain. La vendeuse m'avait à peine calculé :

– S'il est trop riche pour prendre les sous, qu'il les offre à quelqu'un. Personne suivante.

Et j'avais eu beau tempêter, gueuler, j'avais jamais eu ma monnaie. C'était cette serveuse d'ailleurs, ça tombait bien.

– Ah, un humain.

– Oui, genre vous.

Elle a jeté un oeil à sa collègue :

– C'est marrant, c'est le deuxième ce mois-ci.

– Le deuxième ?

– Mais si, tu sais le petit énervé là, que tu sais jamais s'il va te payer ou te coller la baguette dans la gueule.

– Ah oui, l'autre fou ? Celui qui pète un câble si tu lui parles de la météo ?

– Voilà. C'est vrai qu'il est grave.

– Dites, je vous dérange pas trop ? Je suis trop petit pour que vous me remarquiez ? Ou trop immobile ? Si c'est ça, je peux m'activer.

Mais ça les a pas plus impressionnées que ça. Celle qui me servait m'a répondu :

– Monsieur, la monnaie est dans le bac. Vous la prenez, vous la prenez pas, c'est votre choix.

Merde, mon super pouvoir avait duré trente minutes. Trente minutes et je me refaisais snober comme avant. J'ai récupéré ma baguette et je lui en ai mis un gros coup sur la tronche. Ça l'a plus surprise qu'autre chose :

– Je veux ma monnaie.

Elle a regardé sa collègue :

– On dirait le petit. Monsieur, j'appelle la police et on verra bien qui frappe qui !

Je pouvais lui casser la gueule, mais bon, déjà quand j'étais sous le mètre soixante-dix je connais pas les femmes, c'était pas pour les allumer à deux mètres. Me restait de tout défoncer dans la boulangerie et de finir au gnouf, sans papier, sans même savoir qui j'étais. Putain, j'avais oublié de vérifier qui j'étais. J'ai récupéré ma monnaie et suis parti, sans un mot. Je ne me suis jamais senti aussi con, surtout qu'on ne voyait que moi. La vendeuse en a rajouté en marmonnant, assez fort, pour sa collègue :

– Dès que tu sais que la taille des couilles est proportionnelle à celle du cerveau.

Je me suis retourné, elle m'a souri. Bien décidé à oublier et à faire disparaître cet affront, j'ai essayé de me souvenir du commerçant le plus con du quartier. Je pouvais aller *Chez Prune*, on n'y avait jamais vu personne de sympa depuis 1990, mais c'était trop facile. Et pendant que je balayais les différents commerces, le ridicule de ma situation m'est apparu. Je me suis posté devant mon appartement. Et j'ai attendu. Des heures et je me suis vu passer. Un petit, tout petit complètement paniqué qui regardait de tous les côtés jusqu'à qu'il finisse par me remarquer :

– Putain, mais t'es moi ! Mais, t'es qui ? t'es qui ?

Et il s'approche de moi, comme s'il allait me saisir au colback, sauf qu'il lui manque trente centimètres. Je me fais un plaisir sans nom. Je pose ma main sur sa poitrine, et je le garde à distance. Ha ha ha ! Ce que ça fait du bien !

– Ben, je sais pas, et toi, à part moi, t'es qui ?

Il descend dans les tours après s'être bien énervé, avoir essayé de me tarter. Je suis tenté de lui coller la mandale de l'année, mais dans ce scénario je sais pas encore qui va payer les dents cassées, ni même qui va avoir mal de lui ou moi.

– Si tu te calmes, on va peut-être pouvoir discuter, j'amorce en mode bonne volonté.

– Discuter de quoi bordel, la moitié de Paris veut ma peau et toi, tu veux qu'on discute.

– Ta peau ? Mais laquelle, la tienne ou la mienne ?

– Ah, bah, maintenant, les deux.

Un Traitement Royal

Je ne suis rien, je ne suis personne. Je n'existe pas. Je vis sans but, ni espoir ni crainte. Ma vie, c'est de la merde, quoi. J'aurais dû être un roi ou un empereur. Mais ma famille ne connaît personne, et si on descend de quelqu'un, c'est plutôt du valet de chambre de Napoléon que de ses enfants.

Les années passent et je m'éloigne chaque jour un peu plus d'un destin national, et pour tout dire, d'un destin tout court. Vu ce qu'est devenu le journalisme, les chiens écrasés ont plus les honneurs de la presse que moi.

Je pourrais buter quelqu'un de connu, mais passé mes quinze minutes de célébrité, il me resterait quoi ?

Je pourrais aussi décider de travailler dur à me forger un avenir. Mais à mon âge, faudrait que je bosse deux fois plus et le goût de l'effort et moi... Non, je vise plutôt le coup de bol, l'énorme chance, j'attends le truc improbable.

Je pourrais jouer au loto, mais c'est pas l'argent qui me

fait triper, c'est bien le pouvoir, le statut. Le gros lot m'apporterait un bien-être financier, mais à moins d'embaucher une armée de clodos pour me servir de petit peuple, je resterais l'illustre inconnu que j'ai toujours été.

Il paraît que si on désire très fort quelque chose, ça finit par arriver. J'y crois pas une seconde et il faut vraiment être demeuré pour le penser. Allez demander aux gens sous les bombardements, si les obus tombent à quinze bornes parce que vous le voulez très fort. Faites un sondage auprès des génocidés si le couteau du boucher a épargné leur gorge parce qu'ils le voulaient très fort. Plus que de la connerie, c'est insultant, méprisant.

En attendant, je marche dans ma ville, à la recherche du chimérique, en souhaitant très fort la réussite malgré tout. À quoi pourrais-je travailler d'autre ? Rien n'a de sens. Rien ne me donne envie. Tout me fatigue. Et tandis que je me balade, je me cogne dans un objet. Je regarde : bizarre, un livre. La couverture est animée alors que l'objet a l'air très ancien. Peut-être deux cents ans, trois cents ans. L'excitation grimpe d'un cran. J'ai ma chance dans les mains, je le sens instantanément. J'observe la couverture : un vieux monsieur en perruque me fait signe. Il me fait signe d'ouvrir le livre.

J'observe les alentours. Trop dangereux ! Je pourrais me faire chouer le bouquin. Je rentre chez moi en mode furtif.

Je considère à nouveau la couverture. Le monsieur doit avoir cent dix ans. Il continue à me demander d'ouvrir le livre.

À l'intérieur, il y a du texte. Je suis déçu, j'attendais d'autres bonshommes qui bougent.

L'histoire de l'homme qui voulait être roi.

Ça me rappelle un film de John Huston. J'espère que ça finit mieux.

« Il était une fois un homme qui voulait être roi,
plutôt que jamais n'être rien,
Mais il ne faisait rien pour être soi,
Et devenait chaque jour un peu plus rien,
Jusqu'à ce qu'il ouvrit le livre de soi,
Qui lui proposa d'être un autre, un roi ».

Ensuite, je mate une galerie de personnages avec un nom dessous et encore dessous une forme de paume, qui semble correspondre à ma main.

Alors que j'allais poser la main pour vérifier, un texte apparaît :

« De rien à roi, une seule fois le choix ».

Merde, ce livre me parle et me propose d'être roi.

Je lève les yeux, cherche une caméra, en constate l'absence, me mets à pleurer de bonheur, je tiens enfin ma chance. Je feuillette comme un dératé l'album, il est assez épais et ne contient que des peintures : Louix XI, Henri IV, Louis XIV pour la France, mais avec les autres nationalités cela va de 1100 à 1750. Pourquoi ? Aucune idée.

Comment choisir ? Quel roi être ? Quel roi devenir ? Et aurai-je le loisir d'influencer l'histoire ? Devenir un souverain encore plus grand.

Je ne connais rien en histoire, mais je ne prends pas trop de risque, il n'y a que des monarques puissants. Ou

archi-puissants. J'aime bien Henri IV, mais il meurt assassiné. Henri III, pareil. Louis XIII, je connais qu'à travers Dumas, ça donne pas trop envie.

Non, faut que je regarde leur date de naissance et leur date de décès.

Celui qui vécut le plus vieux, c'est Louis XIV.

Louis XIV ? Le plus grand roi d'Europe ?

Je continue à feuilleter l'album, le repose et m'accorde une nuit de réflexion. Car après tout, je n'ai aucune idée de ce qui arrivera lorsque j'aurai apposé ma main. Rien peut-être. Ou autre chose.

Je passe une nuit peuplée de rêves de domination, je suis Dieu, je suis le maître du monde. En me réveillant, une question me taraude : vais-je être le roi dans sa jeunesse, plus tard ? J'observe les gravures, et mon choix est arrêté : ce sera Louis XIV ! Il a l'air assez jeune sur le dessin.

J'ouvre le livre à la page, pose ma main.

Votre Altesse, Votre Altesse, que se passe-t-il ? Vite, quelqu'un, le roi est malade. Il hurle, comme jamais.

Qu'est-ce que c'est que cette douleur. Ah ! mon Dieu, c'est insupportable, arrêtez-ça ! Au secours.

Faites une saignée au roi, vite, les sangsues.

Mais, ils me saignent comme un porc ces cons. Mais

arrêtez, je souffre déjà pas assez ?

Quel langage est-ce là ? Faudra-t-il appeler un exorciste ?

J'ai mal au cul. Non, j'ai pas mal au cul, j'ai un tison
brulant dans le trou de balle, aidez-moi !!!

La fistule du roi se sera réveillée.

Une fistule ? J'ai une fistule ? Ah, je vais crever de
souffrance.

Buvez, Votre Altesse. Et mangez un peu.

Mes dents, mes dents me font hurler. Qu'est-ce que j'ai
dans la bouche ? Un bout de bois ?

*Le dentier de Votre Altesse la fera souffrir, on demandera au
menuisier un nouveau moule...*

Au menuisier ? Vous faites faire les appareils dentaires
par des menuisiers ? Et le trou de balle, c'est le
maréchal-ferrant qui s'en charge. Je voudrais mourir !

Buvez !

Merde, je vais m'étouffer, ah, mais la flotte me rentre dans le pif.

Sa Majesté sait bien que son palais a été perforé.

J'ai un trou dans le palais, à vif.

Il ne réagit pas bien au traitement, il va falloir renforcer la saignée.

Je suis en train de perdre la tête. Je voudrais mourir. Oui, mourir. Là maintenant. Pourquoi pas ?

Son Altesse doit se reposer.

Filez-moi de la coke, de la morphine, je souffre trop, je souffre trop.

On a dû l'incarcérer, le destituer. Le roi ne tenait plus sa place, un fou ! Oui, c'est son fils qui a pris sa succession. Un nouveau destin l'attend. L'autre, il est confiné dans la tour de Nesle. Non, il n'en sortira plus.

Appli Life

Chahdortt ouvrit son frigo et attrapa le produit en surbrillance : un yaourt au calcium. Alors qu'elle allait fermer la porte, un bip retentit. Elle reporta son regard sur l'intérieur et constata qu'une bouteille de jus d'orange clignotait.

«Tiens, il faut que je boive ça aussi aujourd'hui?» songea-t-elle. Elle saisit la bouteille et entama son petit déjeuner en sirotant la boisson chaude que la machine lui avait préparée. Mélange de thé, café et tisane dont elle avait oublié le nom.

Elle lança son appli Life, demanda son bilan : *Vous avez atteint 79 % de vos actions mensuelles. Cela porte votre total annuel à 73 %.*

Chahdortt apprécia d'autant plus son breuvage. À ce rythme, elle dépasserait les 75 % sur l'année, devenant une des meilleures, une des premières. Ce que la voix synthétique lui confirma : *Vous entrez dans le top 100 des citoyens d'Arāk, le top 1 000 des Iraniens et le top 150 000 mondial.*

Le top 100 de sa ville. Et demain, pourquoi pas celui de son pays ou carrément appartenir à l'élite de la planète ?

« Et alors, à moi la belle vie ».

La belle vie. L'expression resta longtemps dans son esprit. La belle vie. Elle savourait les mots, se délectait de la promesse mais peinait à la traduire en conséquence ou à y projeter autre chose qu'un sentiment de plénitude. « Bah, l'important, c'est la belle vie. »

Et elle termina son petit déjeuner en toute quiétude.

– Je suis à 79 % pour ce mois ! se vanta-t-elle auprès de ses amies qu'elle retrouvait souvent le lundi, dans un café derrière le musée du Sultan Abad, récemment fermé pour « Reconfiguration ».

Hengameh réprima un premier mouvement d'admiration pour afficher une moue moqueuse :

– 79 % ? Tu peux me rappeler sur quel profil tu te positionnes ?

Chahdortt refusa d'entrer dans cette argutie :

– Peu importe, 79 % cela me met dans le top 100 d'Arāk.

– J'ai bien compris, rétorqua Hengameh, mais je te demande pour quel profil.

Chahdortt s'assombrit. Son amie n'ignorait rien des réglages de son app. Elle n'insistait que pour humilier Chahdortt. Mais la discussion bouclerait tant qu'elle n'avouerait pas :

– Je suis CarniVeg.

Le sourire de triomphe d'Hengameh, comme à chaque fois, lui ôta encore un peu de l'amour qu'elle lui portait. Cet amour devait friser l'infini, pour que semaine après semaine, elle puisse l'amputer sans en ressentir aucun effet.

– CarniVeg, tu es dans le top 100 des CarniVeg. Félicitations. Et ton LifeCoach te permet de manger de la viande, alors ?

Oui, bien sûr, de temps en temps, le frigo illuminait des produits carnés, qu'il avait lui-même commandés. Et lorsque son LifeCoach la dirigeait vers un restaurant, pour soutenir l'économie locale et mondiale, il arrivait qu'il servit des plats pour omnivores. Chahdortt n'y prêtait même plus attention, se laissant porter par l'appli.

– Il faut de tout pour faire un monde, tenta Chahdortt.

– Oui, des CarniVeg, qui ont des, hum, contraintes beaucoup plus faibles que les VegiLectro.

– Mais non, justement, nous avons tous des contraintes et des tolérances. Enfin chaque profil a ses avantages. Toi, ton truc c'est l'absence de viande, bon, mais tu pollues plus que moi sur d'autres activités.

– Cela reste à prouver, avança Hengameh consciente de son erreur. Chahdortt farfouillait déjà dans son appli pour lancer un test de comparaison entre leur consommation récente.

– Ah tiens regarde, madame la citoyenne irréprochable. Mon empreinte carbone pour le mois est de 1,02 TeqCO2 et la tienne de 1,27. Alors, je mange peut-être un peu de viande, mais je pollue moins que toi.

– Cela ne change rien, tu es une adepte de l'eau tiède.

Tu fais les choses à moitié.

Chahdortt ne nia pas. Parmi les dizaines de profils disponibles, elle avait opté pour un des moins contraignants. Plus personne ne pouvait être 100 % carnivore ou emprunter l'avion pour faire ses courses, certes, mais il restait beaucoup de latitude pour choisir sa vie. Avec possibilité pour tout un chacun de mettre de côté, ou en avant, un trait important. En tant que CarniVeg, Chahdortt pouvait manger de la viande à un repas sur quatre, hors petit déjeuner. Mais son empreinte écologique ne devait pas s'en ressentir. Ses loisirs prenaient donc une forme nouvelle. Plutôt le cinéma que le streaming, plutôt le transport en commun que la voiture. Mais elle n'avait pas à s'embarrasser avec cela, puisque LifeCoach décidait pour tout.

– Je vis en accord avec mes valeurs, tu comprends ? Moins de pollution, et petit à petit moins de tortures animales. Sans grand mouvement, sans brutalité ou violence. Ça me convient.

– La belle affaire, nia Hengameh. Si tout le monde faisait comme toi, nous serions tous morts.

Cela reste à prouver, aurait-elle lancé à une autre époque, mais sur cette planète de nombres, de quantification de l'air absorbé, recraché, consommé, tout pouvait se démontrer instantanément. Ce qui n'avait pas changé grand-chose aux discussions sinon que la mauvaise foi brillait désormais par son arrogance.

Alors plutôt que de porter le débat sur les chiffres, elle l'emmena sur les croyances :

– Tu es VegiLectro parce que tu y crois et c'est tout. Ou peut-être, car tu veux payer moins d'impôts, pour ce

que j'en sais.

Le visage outré de Hengameh confirma à Chahdortt qu'elle avait vu juste. Plus fortes les contraintes, plus faibles les impôts.

Et lorsque l'on rentrait dans le top 50 d'une grande ville, ou le top 1000 d'un pays pour un profil donné, les baisses d'impôts se transformaient en remise d'argent. Avec interdiction de modifier son profil LifeCoach. Trop de SuperVeg avaient claqué leurs primes dans la charcuterie et l'alcool les premiers temps.

– Je le fais parce que j'y crois, parce que, parce que...

– Parce que c'est plus simple pour toi, que ça te coûte moins.

– Mais enfin, ça ne coûte rien à personne. Il suffit d'écouter le LifeCoach.

Sur ce, l'argument retomba car Chahdortt partageait ce point de vue. Dans un cas comme dans l'autre, le LifeCoach indiquait la marche à suivre. Si l'on pouvait ignorer quelques recommandations, la plupart du temps, il restait plus simple de s'y conformer.

Travail, loisirs, famille, nourritures, les préconisations du LifeCoach s'adaptaient aux profils. « Ami des bêtes, pro ouvrier, écologique » et de nombreux autres critères permettaient de prendre la bonne décision à chaque fois.

– Tu vas voter pour qui au fait ? changea de sujet Hengameh.

– Attends, je regarde.

Chahdortt consulta LifeCoach :

– Parisa Keshavarz ! C'est la candidate avec laquelle j'ai le plus de points communs. Et toi ?

– Laisse-moi vérifier. Ah, Asghar Shahabi. Tiens, un homme.

En fonction des croyances de chacun, chacune, LifeCoach calculait le score de chaque participant et proposait un choix. Qui, s'il n'était pas contredit, partait officiellement dans le système de vote le jour de l'élection.

Elles discutèrent encore un peu de choses et d'autres puis se quittèrent, toujours bonnes amies.

Chahdortt ouvrit son frigo et attrapa le produit en surbrillance : une côte de bœuf. Alors qu'elle allait fermer la porte, un bip retentit. Elle reporta son regard sur l'intérieur et constata qu'une bouteille de vin clignotait.

« Du vin ? Depuis quand j'ai du vin dans mon menu ? », songea-t-elle.

« Du moment que cela ne me coute rien au classement », se rassura-t-elle en jetant un œil sur LifeCoach : *Vous allez rentrer dans le top 50 de votre ville la semaine prochaine.*

Rassurée, elle savoura sa viande en sirotant son verre de vin.

Qu'est-ce que c'est que ce film ? Expendables 9 ? Avec l'hologramme de Stallone ? Mais jamais elle n'allait voir ce genre de navet. Ça ne collait pas du tout. Elle vérifia son appli qui confirma le choix. Chahdortt relut son score, top 59 de la ville. Et sourit en songeant

qu'Expendables 9 la propulserait peut-être dans l'élite.

Les jours suivants plongèrent Chahdortt dans un océan d'incertitudes : aucune des actions demandées par LifeCoach n'avait de sens. Pour un CarniVeg en tous cas. Pomme de terre, poulet, bœuf, saumon, veau. Plus de légumes. Et beaucoup d'alcool. Son frigo commandait n'importe quoi. Pourtant elle continuait à progresser dans le classement : top 57, 54 et maintenant 52 et si elle restait un mois dans le top 50, elle commencerait à toucher des dividendes !

Mais les réseaux bruissaient de commentaires inquiétés et inquiétants. Des amoureux de musique classique subissaient des concerts de Metal, des cinéphiles devaient aller au musée trois fois par semaine, des pacifistes se voyaient imposer des films de guerre. Les actions proposées ne correspondaient plus à ce que chacun avait entré dans ses paramètres. Mais il y avait tellement d'options dans l'appli LifeCoach, comment changer, comment reparamétrer ? Fallait-il lister les cent mille critères qui permettaient à LifeCoach de vous concocter une vie conforme à vos principes ?

Lorsqu'elle retrouva Hengameh, Chahdortt chercha avec son amie une explication logique.

– Aucune idée ma chérie, mais ça m'est arrivé aussi. Viande, alcool, loisirs, rien ne va. Et je ne sais pas quoi faire, lâcha Hengameh désespérée.

– On pourrait débrancher LifeCoach.

– Et après ?

– Je ne sais pas. Ça me fatigue déjà. Tu te vois reconfigurer toute l'appli ?

– Même pas en rêve.

– Mais tu crois que c'est le GovMonde qui a changé ?
Ou c'est l'appli qui déconne ?

– Ou autre chose.

– Autre chose, mais quoi ? demanda paniquée
Chahdortt.

– J'en sais rien, moi, un piratage peut-être.

– Mais pourquoi, pourquoi ? Quel est l'intérêt ? Tout
fonctionne parfaitement comme ça, non ?

– Oui, pour nous, mais peut-être pas pour tout le
monde.

Chahdortt fit la moue, peu convaincue. Elles n'étaient
pourtant pas des nanties. Elles avaient certes la chance
d'avoir à manger, mais comme presque la totalité du
monde. Non, vraiment, elles ne voyaient pas le
problème.

Elles ne le virent pas non plus quand Chahdortt envoya
un vote automatique pour Asghar Shahabi, le candidat
de son amie, tandis que Hengameh élisait Parisa
Keshavarz.

Elles progressaient toutes les deux. Tout allait pour le
mieux.

– Tu as une petite mine ma chérie, remarqua
Hengameh.

Chahdortt feignit la surprise :

– Tu trouves ? Pourtant tous mes indicateurs sont au
vert. Et si je continue, je rentre dans le top 50. Tu y
crois toi !

– Tu devrais quand même faire attention.

– Attention ? À quoi ?

– À ton coach.

Chahdortt balaya l'argument :

– Tu crois que je serais aux portes du top 50 sans lui ?

– Mais combien de temps y resteras-tu ?

La question déposa un silence lourd, un silence rempli de réflexion, de « Ah mais oui, tiens, combien de temps reste-t-on dans le top 50 ? ».

– Tu ne trouves pas bizarre qu'on continue à grimper ? Qu'est-ce qu'ils deviennent les autres ? Ceux qui étaient devant nous ?

– C'est vrai, convint Chahdortt, d'ailleurs...

Un bip retentit et elle consulta son LifeCoach et se leva, faisant taire les différentes douleurs qui la tiraillaient depuis quelques semaines :

– Je suis dans le top 50 ! Je suis dans le top 50 !

Rancunière

Aujourd'hui j'ai croisé ce con de Rupert dans l'hypermonde, et vous le croirez si vous voulez, il ne s'est pas excusé. Je parlais à son avatar, c'est-à-dire qu'il portait un de ces casques dont il assurait qu'ils ne fonctionneraient jamais et il cherchait encore à avoir raison. Il a même pris à partie des Virtoyens qui passaient par là. Pour expliquer que cela n'avait rien à voir avec la réalité virtuelle initiale, qu'un Nouveau Monde était apparu, etc. Et cet abruti a fini par gagner. Un enculé de Virtoyen a monté un sondage en ligne et j'ai perdu notre joute verbale. Quatre-vingt-huit pour cent pour l'autre salopard et douze pour cent pour moi.

J'ai tenté de leur prouver que le résultat n'avait aucune valeur : ce fumier appartient à une communauté de cent mille Virtoyens alors que je me traîne péniblement huit cents followers. Évidemment que plus de gens voteront pour lui, même s'il prétendait que le soleil éclaire la nuit et la lune le jour :

– Ce n'est pas de la statistique, j'ai gueulé, c'est du rapport de force, ça n'a rien à voir !

Mais peine perdue. Dans un monde totalement manipulé, guidé, truqué par les sondages, il est consternant de constater que presque personne n'a la moindre idée de leurs fonctionnements.

Bref, cet enculé de petit cadre dynamique m'a humiliée 2.0. Avec des formules toutes faites glanées ici ou là dans l'hypermonde. Virtoyen mon cul, analphabète et malhonnête oui !

J'avoue, j'ai mal vécu le moment. Des années que j'ai raison envers et contre tous. Que les événements prouvent par A plus B la justesse de ma vision, mais ces ordures arrivent toujours à retomber sur leurs pattes et non seulement s'accaparer cette prescience, ce recul, mais, et c'est insupportable, à me décrédibiliser, à m'ôter les fruits de mon travail, de ma réflexion. Alors je connais le proverbe : si tu m'arnaques une fois, honte sur toi. Si tu m'arnaques deux fois, honte sur moi. Et au bout de cent fois ? Honte sur vous tous bande d'ordures !

Ce con de Rupert, entrecroisé dans une soirée réelle, était devenu un Virtoyen fanatique. Il arpentait les rues de la France virtuelle un sacré paquet d'heures par jour. Autant d'opportunités pour moi d'avoir enfin raison.

Lorsqu'on coiffe son casque, même si les derniers modèles ont gagné en légèreté, il faut bien être totalement impliqué, immergé. Alors les gens ont flippé : *si je baigne complètement dans la réalité virtuelle, comment entendre ce qui se passe dehors ?* Comment se rassurer ? Serrure cinq points, barreaux aux fenêtres, alarmes, caméras, le business de la sécurité a immédiatement bénéficié de l'essor de la réalité virtuelle – juste après le porno. Mais les deux étaient liés : vous

n'aviez pas envie que votre fille entre dans la pièce pendant que vous branliez sur le dernier gangbang d'une actrice californienne à peine plus âgée qu'elle.

Mais comme toujours, lorsqu'on verrouille à gauche, il suffit de s'infiltrer à droite. Le plus dangereux quand t'as la tête dans les nuages, c'est la terre.

– Salut Rupert. Alors ça roule ?

– On se connaît ?

– Moi, je te connais.

L'avantage d'un monde virtuel : ta voix, ta gueule et si tu te débrouilles bien, ton identité peuvent changer à volonté.

– Très bien, et vous voulez ?

– Oh rien, juste que tu saches que je ne suis jamais très loin derrière toi.

L'autre bénéfice, tu as accès à toute la vie des gens. Même sans pirater, les glandus de base laissent tellement de traces de leur existence que tu peux quasiment tout apprendre sur eux.

Alors je me suis renseigné.

– Jamais très loin derrière moi ? Eh bien, c'est parfait, je regarde toujours droit devant moi. Nous ne nous croiserons pas souvent.

Il a ri, d'un rire bien niais. Et il est parti. Enfin, il a essayé.

– Bonjour à Tiffany.

– Tiffany, vous connaissez Tiffany ?

– Et claque une bise bien baveuse à Liz.

– Qu'est-ce que, qu'est-ce que vous voulez à ma fille ?

– Oh ! que du bien, la preuve, je t'aurais bien proposé de lui claquer un petit cunnilingus, mais entre père et fille, c'est plutôt mal vu. Pas grave, je m'en chargerai moi-même.

Manquait juste le lien entre virtuel et réel :

– Rupert, je te laisse, je vais chercher Liz à l'école.

Vous auriez vu le Rupert se ruer hors de la virtualité pour courir dans la réalité. Arrivé à l'école de sa fille, je n'y étais pas, évidemment, ni moi ni personne. Mais les bases étaient posées pour des mois sympas :

« On se croise à l'anniversaire de ta fille ou pas ? ».

« Tiens, ta femme a changé de coiffure, je préférerais avant, surtout pour la levrette, avec les cheveux courts là, on peut plus tirer dessus. »

« Je serais toi, je n'achèterais pas cette nouvelle voiture. »

Ce qui est marrant, c'est que le Rupert, comme beaucoup, m'a prêté des pouvoirs surnaturels, genre « Seul un Dieu peut savoir tout ça ». Pauvre con, c'est toi qui me fournis tous ces renseignements.

Bien sûr avec le temps, il a commencé à en donner moins, à alerter sa famille. Mais plus tu suis les gens, plus tu connais de sources d'informations sur eux plus ça devient dur de disparaître complètement. Ensuite, il a reçu des montages de sa fille : en train de baiser avec un chien, avec trois mecs et, ma plus grande fierté, avec son papa. Sacré travail. Vidéo en plus. Il m'avait pris des heures, mais le résultat méritait le détour. L'air de jouissance sur le visage de sa fille – vous seriez étonné

des mimiques que peuvent avoir les gens lorsqu'ils se mettent en scène, sur les réseaux ou ailleurs.

La police s'en est mêlée bien sûr, mais avec quel espoir ? Elle est équipée pour faire chier les honnêtes gens, pas les autres.

Rupert a commencé à baisser, mais il a mis le temps. L'avantage du virtuel, c'est que tu peux frapper de tous les côtés. Pour un demi bitcoin, tu peux embaucher un Philippin – ou un Nigérian, ne soyons pas sectaire et même un Américain vu que c'est pas comme si y avait pas de pauvres chez eux – qui va stalker un peu pour toi, récupérer des mails de fifille, la suivre en VR, prendre des vidéos virtuelles lorsqu'elle promène son avatar et les transmettre à papa.

– Ça va s'arrêter quand ? Cinq ans que ça dure !

– Bientôt, fumier.

Quand il a maté la vidéo de viol la plus réaliste qui soit, au moment où je savais sa fille injoignable parce qu'elle était en train de s'envoyer rail de coke sur rail de coke, il a craqué. Par la fenêtre le Rupert.

Lui qui étalait partout son mépris pour le suicide ? Suicidé. Alors, qui a tort maintenant ?

Le Dernier de Cordée

Laïla arriva tout sourire chez le dentiste, fébrile, enthousiaste. Elle souriait toujours en pénétrant dans la salle d'attente. Tous les patients arboraient le même air détaché, léger, presque joyeux. Elle choisit un fauteuil en cuir de buffle pleine fleur et y somnola paisiblement.

– Madame Zanetti ?

Elle ne connaissait pas le nouveau praticien, mais une chose n'avait pas changé : rien ne ressemblait plus à un dentiste qu'un autre dentiste. Elle lui serra la main et ils se dirigèrent vers son cabinet.

– Installez-vous.

Laïla remarqua l'absence de cette déférence que tous les dentistes déversaient comme pour s'excuser de la douleur qu'ils allaient infliger.

– Ouvrez la bouche. Ah oui, une belle carie, avec une infection.

Il retira son instrument, Laïla referma la bouche puis demanda, radieuse :

– Ça va faire mal ?

Et le professionnel, tout sourire :

– Ça va picoter pour vous. Mais quand la roulette attaquera l'abcès, j'en connais un qui va regretter d'être né.

– Vous le connaissez ? interrogea Laïla, sincèrement surprise.

– Non, c'est une formule mais qui que ce soit, croyez-moi, il va apprendre le zouk.

Et ils rirent de concert, lui satisfait de sa blague, elle rassurée d'échapper à ce qu'il décrivait.

Le dentiste lança la roulette et pénétra l'abcès.

Ismaël ouvrit les yeux, le cœur dansant dans sa cage thoracique.

– Oh non, qu'est-ce que... Ah.

Il se prit la mâchoire, la tête, espérant, contre toute raison que la douleur disparaisse, mais cela durait, durait et durait encore.

– Vous me dites quand vous voulez fermer la bouche. Ce n'est pas agréable de laisser ouvert trop longtemps. Ça va ?

Laïla hocha la tête.

– Alors je continue, s'enthousiasma le dentiste.

Ismaël pleurait, sans interruption. La douleur liée aux

dents, il n'imaginait rien de pire. Une tige chauffée au fer blanc dans le cul, peut-être. Un arrachage d'ongles à la tenaille, sûrement. Mais dans son monde, les dents régnaient en maître sur la souffrance.

– Qui se fait rougir le cul au métal brûlant ? Rarement des rupins, donc peu de chance que ça nous retombe dessus. Non, cherche pas, dans l'éventail des merdes qu'on se récupère, les ratiches, c'est l'apocalypse.

Il en discutait souvent avec Estelle qui défendait la pratique :

– C'est la vie écoute. Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme.

Ce qui irritait profondément Ismaël :

– On en reparlera le jour où tu te choperas un mec avec le cancer de la peau. On verra si tout se perd et compagnie.

À quoi Estelle objectait :

– Quand bien même, ça ne durerait pas longtemps. Je récupérerai un truc plus doux après.

– Mais tu n'en sais rien. Ça va qu'il y a peu de donneurs, mais imagine que la pratique se généralise. Comment on fera ? Plus il y aura de donneurs, plus les receveurs mangeront sévères. Merde, avec une espérance de vie à quatre-vingt-dix ans et une moyenne d'âge de cinquante-cinq ans chez les richards, ça commence à piquer.

– Tu n'es jamais content. T'as signé pourtant.

Ah, le voilà, l'argumentaire qui le rendait fou : il avait signé. Et c'était vrai, il se revoyait apposer son pouce sur le lecteur « Ismaël Ménina, receveur de douleur »,

mais parmi tous les candidats, combien avaient saisi la nature de leur engagement ? Et surtout, surtout, de l'impossibilité de revenir en arrière ?

– Tu ne vas pas me dire que si c'était à refaire tu résignerais ? Merde, Estelle, ne me prends pas pour un con.

Elle l'ignorait elle-même. Jusqu'à présent, elle n'avait accueilli que des douleurs bénignes ou qu'elle supportait particulièrement bien. Elle comprenait mal les emportements d'Ismaël.

– Bon, on arrive au bout. Je fais une petite pause ou j'attaque le nœud ?

Laïla ne savait si elle devait dire oui à « Pause » ou à « J'attaque ».

Le dentiste reformula :

– J'attaque ?

Laïla confirma. Pourquoi s'arrêter ? Lorsqu'elle ressentait la douleur, oui, obligatoire le break, incontournable la pause. Mais maintenant, maintenant que cette femme, dont elle avait oublié le nom, avait inventé un système pour dérouter et stocker la souffrance et la transmettre ailleurs, pourquoi ralentir ?

Le dentiste songea qu'elle n'avait pas compris le sens réel de sa question :

– Cela ferait peut-être du bien à l'autre que je calme le jeu.

Laïla fronça les sourcils et secoua la tête. Le docteur reprit aussitôt la manipulation.

Ismaël venait de relâcher tous ses muscles, de profiter d'un moment de repos, d'absence de sensation. Une accalmie miraculeuse, qui rendit le retour de la souffrance moins supportable, moins acceptable.

Il touchait vingt euros par minute de douleur infligée. Enfin pas toujours. Pour les traitements bénins, le montant tombait à cinq ou dix euros. Les dents s'avéraient les plus lucratives. Si seulement on anesthésiait encore. Ce serait tout de même plus humain pour les receveurs :

« Oui, mais la piqure s'avère désagréable pour les donneurs ».

Non le bon plan, celui après lequel tout le monde courait, c'était la brûlure, de premier degré. Gênant au début, on s'y adaptait rapidement et on la facturait longtemps. Sur une sortie de plat du four, il pouvait gagner des deux cents euros ou plus.

Laïla sortit satisfaite de chez le dentiste, une petite gêne au niveau de la bouche, mais rien de grave. Elle avait rendez-vous avec Sabrina pour des emplettes, puis coiffeurs et enfin, séances d'UV.

Une belle journée.

Ismaël pestait contre ce système pervers, bien décidé à trouver un moyen d'en sortir. Plus jamais.

Lorsqu'Amina lui annonça son cancer des poumons, il pleura.

Sur elle, et sur lui. Sur ce que ce cancer, curable, représentait de souffrance pour elle, et pour lui.

– Solidaires jusque dans la maladie ma chérie, plaisantait-il..

Laïla chercha à sortir de la machine à UV mais le couvercle refusait de bouger. Elle sentait le brûlé, entendait le bruit des flammes, hurla, paniqua et se réveilla huit jours plus tard, le corps brûlé, calciné et le cerveau au bord du précipice à cause de la douleur.

– Vous ne pouvez pas la laisser comme ça, vociférait son mari.

– On ne trouve pas de receveur pour une tel calvaire.

– Il doit bien y avoir des gens désespérés, prêts à tout, enfin, c'est incroyable.

– Oui, bien sûr, mais, cela équivaut à un suicide.

– Un suicide bien rétribué, non ?

– Justement non, car il faut tenir pour que la somme vaille le coup et tenir ce régime, c'est au-delà de la nature humaine. Et dès que le donneur meurt, la douleur reprend sa place.

– Il doit bien y avoir un moyen ?

– Oui, mais...

Les pensées s'entrechoquaient dans l'esprit ravagé d'Ismaël, aucune n'ayant plus de sens, des mots se bouscullaient, amour, femme, mourir, mon Dieu, s'il vous plaît, mourir, chérie, je t'aime, mourir.

Ismaël prit son élan et se jeta de toutes ses forces contre le mur capitonné.

Une si belle idée

Je ne sais plus qui a dit « Après la pluie, le beau temps », mais il ne devait pas fréquenter le même univers que nous. Parce que nous, on a récupéré « Après l'arc en ciel, gaffe à la tornade de merde ».

Pourtant, il brillait de tous ses feux notre arc-en-ciel : le droit à vivre décemment pour tout le monde. Et tout le monde cela ne voulait pas juste dire les blancs, cela n'englobait pas qu'une minorité de privilégiés, non cela incluait les huit milliards d'êtres humains !

Le droit à vivre décemment ? Une formule creuse digne de l'ONU et de ses assassins aux ordres. Une petite phrase qui n'aurait dû enrichir que les diplomates mafieux et leurs alliés. Ce droit à vivre décemment masquait, contre toute attente, une réalité concrète : tout être humain, de sa naissance jusqu'à sa mort recevrait, selon son pays, l'équivalent de trois mille dollars mensuels.

Toutes les Cassandre se levèrent comme une seule femme. Tous ceux qui appliquaient des méthodes qui échouaient depuis cinquante ans, hurlèrent à la folie, la

trahison. Leurs sbires, leurs larbins, par peur ou intérêt, leur emboitèrent la voix. Le principal argument, une fois évacuée la mauvaise foi, restait : « Ça ne changera rien, le système s'adaptera et les loyers augmenteront, les salaires baisseront ». Oui, forcément, mais ce que ces mécréants refusaient de comprendre, c'est que ce revenu universel supposait une transformation planétaire. Dans les premiers mois du basculement, pourtant total et radical, tout fonctionna à merveille. Je vous épargne la description de mécanisme de régulation, mais ça a commencé à marcher et moi, Girolamo Aminata, Florentin Palerminoï, je constatais avec plaisir l'épanouissement de ce rêve auquel j'avais consacré ma vie.

On ne peut jamais tout prévoir paraît-il, sauf lorsque l'on cherche à déterminer des événements extrêmement limités, et encore. Alors comment prédire l'avenir d'une humanité dont on modifiait une des règles les plus fondamentales ? Comment imaginer le comportement d'humains n'ayant pas à travailler pour vivre ?

Oui, comment ? Oh, attention, si on l'avait vu venir, on aurait pu le gérer. Comme un corps malade, ce n'était que l'humanité qui se libérait de ses excréments, du pus qui la gangrénait. Mais là où nous espérions des fleurs, de l'amour et du partage, nous récoltâmes de la haine, de la dénonciation, de la répulsion.

Parce que l'écrasante majorité vivait dans la peur : la peur de ne pas manger, de mourir pour les plus pauvres. La peur de perdre son boulot, sa situation pour les plus nantis. Mais sur huit milliards, enfin six, si on vire les gosses, près de quatre-vingt-quinze pour cent se levait

la peur au ventre !

Et du jour au lendemain, ou presque, la peur s'est envolée : chaque mois, quoi qu'il arrive j'aurais de quoi manger et bien plus.

Génial, non ?

Oui, mais le cerveau humain doit s'occuper et lorsqu'il n'est plus inhibé par l'angoisse, il doit quand même tourner.

La première réaction consista à refuser toute compromission : fantastique, non ? Une humanité à la Blasco de Castiglione ou à la Cyrano. Tous les petits arrangements, toutes les combines, tous les mensonges, complicités se révélèrent pour ce qu'ils étaient : inadmissibles, et tout le monde y alla de sa purge. En six mois, toute l'humanité sembla vouloir se purifier de tous les accommodements qu'elle avait pris avec elle-même.

Je vous dis, plutôt sain comme mouvement et, avec le recul, une étape nécessaire pour préparer l'après. Sauf que si vous n'aviez pas prévu le coup...

Le petit banquier, avant de démissionner, balança tout ce qu'il savait sur les contrats bidon qu'il faisait signer à ses clients. Certains étaient même des relations, presque des amis.

L'ouvrière en partance expliqua qu'elle collait des sulfates de benzènes dans la nourriture pour les enfants pour améliorer la conservation.

Le cadre de Monsanto écrivit des articles pendant des semaines pour prouver par A plus B que l'entreprise prenait le pouvoir selon toutes les méthodes possibles.

Et ce furent des millions et des millions, non, des milliards de dénonciations qui apparurent.

La purge.

Mais l'humanité, comme tout le monde finalement, ou plutôt comme chacun de ses représentants ne peut s'entendre dire la vérité d'un coup, il faut la préparer.

Nous aurions dû penser à amener cette vérité petit à petit, à en gérer les effets pervers, à filtrer peut-être, mais ces milliards de gens qui voulaient se laver de leur petitesse, de cette vie de médiocrité, de compromissions qu'ils avaient tous supportée, se vidaient comme les boyaux durant la dysenterie : trop et trop vite.

Et l'image que l'humanité se renvoya à elle-même fut totalement dévastée : alors c'était pour ça qu'on s'était battu, pour ces lâches, ces menteurs, pour cet oncle qui m'empoisonne depuis des années, pour ce frère qui escroque sa famille, pour ce cousin qui me fait signer des contrats contre mes intérêts.

Au lieu de s'ouvrir, d'accueillir le formidable cadeau que nous lui avons fait, l'humanité se recroquevilla. Cette humanité qui avait refusé de se voir hideuse quand elle subissait sa laideur, voilà que libérée, elle se regardait dans le rétroviseur. Et se jugeait non pas telle qu'elle était aujourd'hui, mais telle qu'elle avait été. Et sa bassesse lui parut insupportable.

Cinquante ans pour mettre en place cette nouvelle politique, cinquante semaines pour tout détruire.

Virtual Nazi

Les conclusions de la simulation sont formelles : vous auriez été un nazi en 1933.

– Bonjour, je souhaiterais évoquer une petite erreur dans les résultats du test.

Cosmo se tenait sur la frontière entre le bureau vitré et le long corridor aux murs jaune vif.

La régulatrice leva la tête, accueillit son client d'une poignée de main distraite et l'invita à s'asseoir. Tout son corps hurlait son ennui, sa fatigue, sa lassitude devant cette litanie incessante, répétitive.

– Certes monsieur... Cosmo mais, avant d'écouter avec l'acuité et l'intérêt qu'elle mérite votre diatribe, je me dois de vous alerter sur la qualité des simulations. La perfection n'étant pas de ce monde, nous ne faisons que tutoyer les 100%, mais nous les tutoyons tels les amis de vingt ans que nous sommes.

Cosmo écoutait à peine, attendant la respiration dans la tirade de son interlocutrice. Lorsqu'il crut la trouver, il s'y engouffra :

– Vous tutoyez surtout la nullité. Votre test ne vaut rien ! Les résultats sont risibles, RI-SI-BLES !!! Moi, un membre du parti nazi en 1933 ? Je voudrais bien voir ça !

La régulatrice sourit, de mépris et de contentement comme l'indiquait sa moue :

– Eh bien, NOUS ne voudrions pas voir ça, justement. C'est toute la raison d'être de ces évaluations.

La phrase semblait « écrite » plutôt que prononcée à Cosmo tant le NOUS clignotait en lettres capitales et le « voudrions », pourtant susurré, sonnait comme un ordre. Rappelant à Cosmo qu'il ne se prêtait pas à cet exercice de bon gré, mais contraint et forcé. Cette réflexion le poussa à changer d'attitude, comme la régulatrice ne doutait pas une seconde qu'il le ferait.

– Reprenons depuis le début madame, madame ?

– Pour des questions de vie privée qu'il ne me parait ni opportun ni utile d'évoquer, vous pouvez vous en tenir à régulatrice. Madame la régulatrice.

– Bien, madame la régulatrice, souffla-t-il, je me connais, je connais mes valeurs, je connais mes principes. Jamais je n'aurais pu être un nazi. Et quatre heures enfermé dans votre machine ne changeront rien à cela ! Je suis et je reste un ardent combattant du nazisme. Enfin, je le serais s'il y en avait. C'est une évidence.

La régulatrice observait ses mains. La droite et plus précisément ce petit panaris sur son annulaire. Très douloureux et pourtant sans importance ni conséquence :

– Vous croyez vraiment qu'il y a beaucoup de

personnes qui s'imaginent nazies ? Qui entrent dans cette machine comme vous dites en pérorant « Je vais battre tous les scores moi, je suis un bon nazi ! ».

– Peut-être pas, convint Cosmo, mais merde, quatre heures n'auront pas raison de toute une vie de convictions.

– Malgré vos dénégations, et votre refus d'envisager la réalité, vous amenez deux points importants qui méritent notre attention. Vous évoquez quatre heures, mais vous devriez entendre « million de possibilités » car ces quatre heures de stases pour vous, correspondent à une infinité de variations. Une puissance de calcul délirante pour évaluer tous les scénarios, en fonction de votre personnalité mais également de l'environnement historique. Quatre heures pour vous, plusieurs vies pour notre logiciel.

Sans attendre que Cosmo ne l'interrompe, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire, la régulatrice n'en doutait pas, elle déroula :

– Enfin, vous parlez de convictions. Que vous imaginez comme un roc ou une pièce de marbre sur laquelle les flots de l'histoire et de l'actualité s'écrasent, sans conséquence. Illusion. Folie. La vérité s'abat aussi sur vos croyances : « Nos convictions prennent très rapidement la couleur de nos intérêts. » Et c'est précisément ce qu'illustre votre test. Vous avez échoué en 1933. Pour vous protéger, vous avez ajusté vos convictions, pour qu'elle corresponde à vos intérêts.

– Mais bordel, ça peut pas être aussi binaire, aussi simple.

La régulatrice attendait la remarque et conclut :

– Les programmes impliqués sont tout sauf binaires. Reste que nous allons lancer deux jeux de simulation supplémentaires, de deux heures chacun. Pour évaluer plus rigoureusement les conséquences de vos choix. Merci, au revoir.

Cosmo, prêt à éructer dut se rendre à l'évidence : il n'y avait pas de place pour sa colère dans la vie de la régulatrice qui se tournait déjà vers son écran manifestant une forme de désintérêt beaucoup plus puissant et vexant que le mépris classique. Mais alors qu'il allait tenter, malgré tout, en dépit du bon sens, une saillie pour reprendre la main, la régulatrice, toujours plongée dans son écran lâchait :

– Dois-je vous rappeler le caractère obligatoire de ces tests ?

Et comme Cosmo ne sortait pas :

– Ou les conséquences d'un refus ?

Non, pas besoin de rappeler à Cosmo les conséquences d'un refus. Vraiment pas besoin, son scrotum s'en chargeait très bien.

– Si je peux aider la société, forcément.

– Forcément, conclut la régulatrice sans que Cosmo pût déterminer si elle se moquait ou si elle acquiesçait. Voici vos deux prochains rendez-vous. Ne soyez pas en retard.

– 1923.

La date sonnait comme une insulte. La régulatrice prononça chaque lettre avec un reproche de plus en plus marqué dans la voix.

– Quoi, 1923 ?

– Vous savez très bien de quoi je parle.

Il savait bien sûr, mais comment abdiquer sans combattre ?

– Si vous pouviez m'éclairer.

– Nazi en 1933, l'information nous apporte moins d'éléments qu'on pourrait le croire. Le nombre d'adhérents a triplé dans les trois mois suivants la prise de pouvoir de Hitler. Non, nous cherchons à déterminer avec précision, à quelle date vous auriez adhéré. Et dans votre cas, la date, tombe, comme un couperet : 1923.

Pour se préparer à ce rendez-vous, Cosmo pensait avoir réalisé un sans-faute. Nourriture équilibrée, longues périodes de sommeil, pratique du sport, longue marche, séance de méditation et même un massage.

J'aurais dû me faire masser les couilles aussi, eut-il le temps de penser tandis qu'il se levait pour éructer au visage de l'impassible :

– Vous vous foutez de ma gueule ! Vous faites tourner votre simulation au charbon, c'est ça ? Ou alors vous les truquez pour foutre dans la merde les gens qui dérangent ! C'est ça, je déränge le pouvoir en place ! Trop libre penseur pour l'époque !

Un nain frappant une falaise, l'image agressa Cosmo, lui qui se rêvait géant. La falaise ajusta ses lunettes et posa

ses bras sur les accoudoirs :

– Une date de 1923, une des pires possibles.

Alors que Cosmo allait protester :

– Monsieur Cosmo, vous n'ignorez pas que ce bureau, placé sous surveillance, ne représente pas le meilleur endroit pour vous livrer à des voies de fait sur une agente de la force publique. Les bénéfices de mon activité ne vous apparaissent peut-être pas de manière évidente, mais nous parlons bien de cela : je fais régner l'ordre public. Aussi, avant que vos actes dans le monde physique ne vous coûtent plus cher que vos actes dans le monde virtuel, veuillez vous asseoir... Bien. Maintenant que vous êtes calmé, je peux préciser que vous vous fourvoyez lorsque vous vous rêvez en perturbateur. Aujourd'hui à tout le moins. Vous évoluez dans la norme. C'est d'ailleurs pour cela que nous jouons ces tests. Eussiez-vous été classé dans les anarchistes ou les contestataires que vous auriez en face de vous un négateur en lieu et place d'un régulateur.

Les mots se frayaient un chemin, très court, jusqu'au cerveau de Cosmo. Et le touchaient comme des flèches. Bim, foutu. Bam, on t'avait prévenu.

– Mais revenons aux résultats. Le premier test nous prouve...

Elle ne laissa pas Cosmo l'interrompre :

– ... nous prouve que vous auriez été un nazi dès 1923. Le deuxième test, continua la régulatrice, se joue après 1933 pour tenter de déterminer votre progression dans le régime nazi.

Monde de merde, se lamentait Cosmo. Quand est-ce que tout avait merdé ? Comment savoir ? Il n'y avait

que dans les livres d'histoire qu'on trouvait une date qui expliquait tout, où tout démarrait. Où on pouvait penser « Oui, c'est là que ça a déconné ». Dans les journaux, il n'y avait qu'une succession d'anecdotes, sans queue ni tête, sans intérêt, pour nous détourner de la réalité, ou peut-être même pas, peut-être que les journalistes, les politiques, étaient perdus aussi.

– Et là encore, vos résultats sont édifiants.

– Vous n'allez quand même pas me dire que je finis numéro 2 du Führer ?

La remarque déclencha un hochement de tête chez la régulatrice :

– Non, tout de même pas. Nous n'avons eu qu'un cas, un seul qui a pris la place de Hitler. Nous avons dû faire tourner la simulation plus longtemps pour constater qu'une fois au pouvoir, il détruisait le régime. Mais ce n'est pas votre cas. Vous terminez donc Brigadeführer et faites preuve d'une dévotion, d'un zèle dans l'exercice de vos fonctions qui laisse peu de doute à l'interprétation.

Cosmo baissa la tête, épuisé. La sanction pour les nazis, enfin les V-Nazis, oscillait entre la prison, les camps de travail et la mort.

– Mais, mais je ne veux pas mourir ! Pas comme ça, pas pour ça ! Pas sur un coup de tête.

– Monsieur Cosmo, gardez votre calme. Et sachez que l'administration, souvent critiquée, conspuée, moquée, porte en elle une force, une force que tout le monde prend pour une faiblesse : sa lenteur. Sa lenteur qu'elle transforme en inertie. L'administration est lente, mais elle avance. Pour le pire ou le meilleur, mais, lors de

tremblements de terre, de catastrophes, l'administration continue, ne s'arrête pas...

Cosmo releva la tête, cherchant un sens aux paroles de son vis à vis :

– Vous allez me tuer lentement c'est ça ?

– Nous nous reverrons dans trois semaines, pour évaluer les sanctions.

Je suis mort, songeait Cosmo.

La régulatrice ôta ses lunettes, regarda à travers, parut satisfaite de ce qu'elle vit et reprit :

– Le temps du jugement est venu.

Cosmo se dressa :

– Je ferai ce que vous voudrez. Écoutez, il y a un malentendu. Si je peux prouver ma bonne foi, je le ferai.

– Si je me réfère à la circulaire C-257 qui amende l'interprétation et les conséquences des tests, vous voilà promu au rang de V-SS-Sturmmann. Félicitations.

– Pardon ?

– Vous ne vous intéressez pas aux élections ?

Cosmo, rongé par la peur et la culpabilité n'avait existé que pour lui depuis trois semaines.

– Je ne sais pas. Je ne sais plus.

– Vous devriez, elles réservent parfois des surprises. Des changements de régimes. Mais peu importe. Le parti compte sur votre diligence, votre bonne volonté. Je précise, à toutes fins utiles, que vous commencez aujourd'hui et qu'un refus entrainerait des conséquences

définitives.

Cosmo se tenait maintenant debout, aussi droit qu'il avait été voûté. Aussi vivant qu'il se croyait mort l'instant d'avant. Il avança vers la régulatrice :

– Madame, je vous remercie. Si j'ignore ce que j'aurais fait dans un régime nazi, je sais avec certitude, ce que je pourrais réaliser dans celui-là !

Postface

Je cherche à écrire sur le monde dans lequel nous vivons et surtout sur nous. Sur notre solitude, nos solitudes. Dans ce recueil, je nous emmène, comme souvent, dans d'autres mondes. Pour nous y confronter. Observer la couleur de l'herbe. Et nous ramener à nous. « Sans limite » ? Ou toujours contraints dans celles de notre humanité ?

Une question de priorité

La bêtise me fascine. La technologie également, mais pour ce qu'elle révèle des hommes. J'avais cette idée d'un type s'énervant sur une voiture autonome. Je démarre souvent des histoires avec un type en colère. L'intérêt se trouvant non pas dans la répétition d'un début attendu, mais bien dans ce que je ne connais pas de la suite. J'aime beaucoup cette nouvelle, pour ses personnages, ses thèmes pas si éloignés de nous et son écriture, que j'ai cherché à soigner – sans me départir des insultes.

Un imposteur rassurant

Je suis parti d'une prémisse simple : « Un homme rentre chez lui et est accueilli par un inconnu ». Lorsqu'un personnage change de monde, il y a presque toujours l'idée qu'il doit retourner dans son monde. En réussissant une quête au passage, mais retourner chez soi, avec les siens semble impératif. Étant obnubilé par l'idée de repartir à zéro, de recommencer, je me suis aperçu en écrivant que la meilleure fin consistait à laisser Max avec ce nouveau mari. Une histoire que j'espère dérangeante.

Pochtron

Dans les thèmes que je creuse avec constance, l'alcoolisme et l'absurde figurent en bonne place. Je n'avais là encore que « Un poivrot se réveille dans un monde sans alcool ». Aucune idée d'où j'allais terminer. Bien sûr, mon pochtron ressemble pas mal à d'autres que j'ai pu créer. Il est un peu con, un peu énervé. Et encore une fin ouverte : à vous de décider si le poivrot a déliré ou s'il évolue dans un univers magique.

Mon père est mort demain

D'où viennent les idées ? Je note tous les jours une ou plusieurs idées d'histoires, de romans, de nouvelles. Pour celle-ci : « Homme reçoit quotidiennement un coup de fil lui annonçant la mort de son père. » Assez classique. Et puis, au moment de rédiger la première phrase, au lieu de « Votre père va mourir » comme prévu, j'écris « Votre père est mort demain ». Et toute l'histoire s'en trouve changée forcément : l'enjeu,

l'angle, les personnages. Mais plus important que tout, je découvre en même temps que j'écris où je vais. Je ne sais pas encore à quelles interrogations cette nouvelle répond. Et s'il y a un but que je cherche à atteindre, c'est bien ça : dévoiler de nouvelles questions. Avec ce texte surprenant, je pense y être parvenu.

Cyclothymique !

Tiens, encore un début de récit avec une phrase énervée ! D'ailleurs, je n'avais noté que ça comme idée : *Cyclothymique mon cul ! Je suis maniaco-dépressif et puis c'est tout*. En fin de compte, une nouvelle un peu bancale, qui ne sait pas trop vers où pencher. Oui, elle est un peu maniaco-dépressive aussi. Ou quand le fond dicte la forme.

Un bruit d'avenir

« L'homme qui entendait l'avenir », c'est tout ce que j'avais noté. Et c'est, à mon avis, une idée cinq étoiles, d'une puissance peu commune. Que j'ai traitée de manière très terre à terre. Mélanger le fantastique et le prosaïque, voilà sûrement une de mes marques de fabrique. Et cette fin, que je n'avais pas vue venir en écrivant, je la considère un peu celle de ce type enterré vivant dans un épisode de la série « Alfred Hitchcock présente » : glaçante.

Chiottes avec vue

Je sors des toilettes d'un bistrot parisien et je cherche à m'essuyer les mains. Je ne trouve pas de serviette et finit par frotter mes mains sur ce que j'imagine être un Dyson et s'avère la sculpture, ratée, d'une pastèque. De ce moment de solitude – et de rire – est venue l'idée de ces toilettes qui ouvrent sur un autre monde.

Une mort bien pensée

L'idée du meurtre par la pensée n'est pas, en soi, très originale. J'étais parti sur une épidémie : dès que quelqu'un souhaite la mort d'un autre, il meurt. Mais là encore, écrire ce que j'ai prévu, sur des histoires courtes, ne m'intéresse pas. Alors ça donne ces deux personnages qui se détestent, qui ne comprennent pas grand-chose et qui vont y laisser leur peau, par méchanceté ou médiocrité.

La taille du doute

Là encore, foin de modestie, cette idée défonce : un monde où notre taille dépend de notre confiance en nous. Et là encore, j'ai cherché à traiter cette idée à hauteur d'homme. Le résultat et la conclusion m'encouragent à continuer dans cette veine.

Une pensée mécanique

Je n'avais noté que « une voix finit toutes les conversations ». Et pour le coup, je suis peut-être un peu passé à côté. Avec ce thème, j'aurais pu aller beaucoup plus loin, soit dans l'horreur soit dans la bêtise. Reste une histoire que je pense malgré tout originale et qui peut nous pousser à réfléchir. Et une idée que je pourrai creuser plus tard.

Un suicide vivifiant

J'avais noté « suicide interdit. Cerveau réinjecté ». Comme souvent la technologie n'est qu'un prétexte, ou n'est présentée que sous son versant asservissement. Cette nouvelle symbolise pour moi, le cauchemar absolu, la mort de l'espoir. Sa fin ouverte me terrifie. J'en ferai peut-être une suite.

Trop grand, trop vite

J'avoue que j'aime beaucoup, peut-être trop, transférer un humain dans un autre corps. Ça marchait – très – bien pour « Un mal de chien », dans le premier volume des nouvelles noires. Je pense que ça fonctionne un peu moins bien ici. Mais je continuerai à me servir de ce procédé, en cherchant à le pervertir encore plus.

Un traitement royal

Le retour du changement de vie et de l'abruti. Les mauvais choix me fascinent et surtout la manière dont on peut vivre avec toute une vie. Ici, j'ai condensé de façon absurdemment douloureuse cette idée de nouveau

départ et de décisions erronées. Si j'adore le résultat, je prends malgré tout conscience qu'il faudrait que je muscle un peu ce type de personnage pour qu'il ne soit pas interchangeable d'une nouvelle à l'autre.

Appli Life

Cette nouvelle devrait vous glacer le sang parce qu'elle décrit le monde d'aujourd'hui même si elle prétend se passer dans un futur proche. Elle peut se voir comme un prolongement de mon deuxième essai « Les sous-hommes connectés » et préfigure la civilisation du moindre effort qui vient.

Rancunière

Une nouvelle inédite, pas publiée sur mon site. On ne sait pas trop où on est, quand ça se passe, ni qui sont les personnages. J'adore rentrer dans le vif du sujet, sans intro, sans plan. Créer cette rancunière m'a fait un bien fou. Plus mes héros sont barrés, plus je me soigne – enfin j'espère.

Le dernier de cordée

Peut-être ma nouvelle préférée du recueil avec *Chiottes avec mes* et *Virtual Nazi*. Pas sûr que ce soit la meilleure, mais j'avais simplement noté « monde où on peut transférer la douleur » et le résultat dit autre chose. Le résultat parle des puissants qui écrasent tout, prennent tout. Cette nouvelle évoque ces milliardaires qui se nourrissent du sang des pauvres et des exploités. Presque littéralement ici. Et découvrir ce que j'ai écrit et

en être surpris reste un de mes plus grands plaisirs d'écrivain.

Une si belle idée

Une histoire sans personnage. Nous ne savons pas qui est le narrateur et on comprend brièvement son rôle, mais sans plus. L'idée de la nouvelle, réfléchir aux conséquences possibles du revenu universel, pourrait justifier cinq romans. Ici, je me suis limité à une petite allégorie, un peu naïve. Et je note que sans personnage, il reste difficile de faire monter la tension.

Virtual Nazi

Point de départ presque classique : « Type découvre qu'il aurait été nazi ». Et encore une fois, le résultat raconte une autre histoire. Je suis toujours fasciné sur Twitter de voir ces chevaliers blancs si sûrs d'eux, si certains de leurs comportements à venir. Et puis cette citation de La Rochefoucauld « Nos convictions prennent très rapidement la couleur de nos intérêts. » m'obsède alors pas étonnant qu'elle revienne dans un texte. Un texte qui conclut, je crois, brillamment ce quatrième recueil.

Remerciements

Merci à Nelly, Charly, Antony. Je les remercie ensemble parce que ça fait joli et que chacun m'a fait remarquer une coquille, un petit raté et que leur vigilance me pousse à m'améliorer pour qu'un jour, enfin, il ne reste aucune erreur dans les premières versions.

Merci aux lecteurs et lectrices sur Wattpad et Scribay. Leur fidélité m'aide à traverser les moments de doute.

Merci à Djack pour les conseils et le travail sur la couverture !

Merci à L'Indé Panda, magazine en ligne qui met en avant la nouvelle et que je vous recommande chaudement.

Et merci aux cons, sans qui ce recueil n'aurait jamais pu exister.

À propos de l'auteur

Roman, nouvelles, pièces, scénario ou encore ouvrage sur la technologie, je touche un peu à tout. Entre rire et larmes, je cherche l'histoire qui surprend, le personnage qui interpelle, la situation qui dérange, la formule qui claque, le dialogue qui percute.

Du même auteur

2018 – Humain, Nouvelles noires pour se rire du désespoir Volume 3

2018 – Le Best of des Refaits Divers *avec Antony Foret*

2017 – Les sous-hommes connectés, *Éditions NL*

2017 – Le goût de la haine, *Éditions NL*

2017 – Un monde meilleur, Nouvelles noires pour se rire du désespoir Volume 2

2016 – Mon collègue est un robot, *Gallimard, Alternatives*

2016 – Le goût de la vie, Nouvelles noires pour se rire du désespoir Volume 1

2015 – Une tarte dans la gueule

2014 – Le marketing (sans s'emmerder), *Maxima*

À paraître

Vu mon retard, je n'ose plus annoncer de parutions.

Mais en attendant le volume 5 des *Nouvelles noires pour se rire du désespoir*, retrouvez des nouveautés sur :

www.valerybonneau.com

Texte intégral

Cet ouvrage est publié sous la licence CC BY-NC-ND
3.0 FR

ISBN-13 : 979-10-93869-05-6

Crédit photo : Unsplash et Lux Interaction

